

# Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion



# SENOUÏ

septembre 2012

N°11

# ASSOCIATION DAUPHINOISE D'ÉGYPTOLOGIE CHAMPOLLION

Association culturelle régie par la Loi du 1er juillet 1901



## Membres d'honneur

### Comité scientifique :

Fathy Saleh (Égypte), Charles Bonnet (Suisse), Philippe Derchain (Allemagne), Erik Hornung (Allemagne et Suisse), Bernadette Menu (France), Joseph Padro Parcerisa (Espagne), Alessandro Roccati (Italie), Michel Valloggia (Suisse), Dirk Van Der Plas (Pays Bas), Claude Vandersleyen (Belgique), Pascal Vernus (France), Christiane Ziegler (France)

### Personnalités Dauphinoises :

Jean Balestas, Jean Mourey, Brigitte Périllié, Julien-Jacques Saby

### Membres du Conseil d'Administration

Mesdames Mathilde Frère, Véronique Gay, Danielle Hargous, Fedwa Jebbor, Karine Madrigal, Sylviane Mesnil, Loubna Stouli, Dominique Terrier, Céline Villarino  
Messieurs Olivier Buard, René Devos, Jacques Gabert, Jean-Claude Goyon

### Membres du Bureau

Président : Jean-Claude Goyon  
Vice-présidente : Dominique Terrier  
Secrétaire : Céline Villarino  
Secrétaire adjointe : Sylviane Mesnil  
Trésorier : René Devos  
Trésorière adjointe : Danielle Hargous

### Conseillère scientifique :

Christine Cardin

Siège social : Musée Dauphinois – 30, rue Maurice Gignoux – 38031 Grenoble cedex 1  
Site web : [www.champollion-adec.net](http://www.champollion-adec.net)

*Photos de couverture : Sphinx de la divine adoratrice Chepenoupet II. Photo transmise par Dominique Lefèvre.  
Détail de la Chapelle Blanche, Karnak. Photo Claude Obsomer.*

## SOMMAIRE

|        |  |
|--------|--|
| Page 4 | <b>Le mot du Président</b>   |
| Page 5 | <b>Voyage en Avignon et Aix-en-Provence</b>                          |
| Page 6 | <b>Voyage à Genève</b>   |
| Page 7 | <b>Voyage à Lyon</b>   |
| Page 8 | <b>La fête de l'égyptologie des 1<sup>er</sup> et 2 octobre 2011</b> |

### Les conférences

|         |  |
|---------|--|
| Page 9  | <b>Aux origines de la pyramide</b><br>François TONIC   |
| Page 11 | <b>Pyramides et mastabas à la IV<sup>ème</sup> dynastie</b><br>Dominique FAROUT  |
| Page 16 | <b>Béhéno, une nouvelle reine de l'Ancien Empire</b><br>Philippe COLLOMBERT  |
| Page 19 | <b>La naissance de l'architecture de pierre, de la pyramide de Djéser aux pyramides de reines</b><br>Audran LABROUSSE                            |
| Page 21 | <b>Le bestiaire de l'Ancien Empire</b><br>Laure BAZIN  |
| Page 25 | <b>Entre magie et médecine : le magicien garde du corps</b><br>Frédéric ROUFFET  |
| Page 28 | <b>Les Divines Adoratrices au I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. : Apogée et déclin d'une fonction politico-religieuse</b><br>Dominique LEFEVRE |
| Page 32 | <b>Pharaon et la guerre : conscrits et mercenaires</b><br>Jean-Claude GOYON  |
| Page 34 | <b>Émile Guimet et l'Égypte antique</b><br>Véronique GAY   |
| Page 39 | <b>Être un enfant en Égypte ancienne</b><br>Amandine MARSHALL  |
| Page 40 | <b>En marge d'une exposition au musée Jacquemart-André : Dix siècles d'évolution stylistique après la chute des Ramsès</b><br>Olivier PERDU      |

### Année 2012-2013

|         |  |
|---------|--|
| Page 41 | <b>Programme des conférences 2012 – 2013</b>   |
| Page 42 | <b>Programme des séminaires d'égyptologie 2012-2013</b>                                    |
| Page 43 | <b>L'égyptologie à l'Université Inter-Âges du Dauphiné : Programme des cours 2012-2013</b> |

## ***Le mot du Président***

Au sortir de l'Assemblée Générale de janvier 2012, celui à qui vous avez confié la présidence de notre association n'imaginait pas que le mois suivant serait celui de la fin d'un cycle majeur de l'histoire de l'égyptologie française et francophone. Avec le départ vers l'Occident de Rê de Paul Barguet, l'expert absolu du temple d'Amon-Rê de Karnak, l'Égypte antique et son archéologie perdent le dernier grand acteur de sa redécouverte moderne. Après Jean Yoyotte, la mort a emporté Christiane Desroches-Noblecourt suivie de peu par Jean Leclant, tandis qu'en Belgique Hermann De Meulenaere rejoignait, lui aussi, l'autre rive. Les plus anciens parmi nous se souviendront avec émotion de brillantes conférences qu'ils prononcèrent naguère au fil de nos rencontres : J. Yoyotte, venu rendre compte de l'extraordinaire découverte sous-marine de l'île engloutie de Thônis ; la magistrale démonstration sur la statuaire privée tardive que nous valut l'ultime causerie qu'avait accepté de nous donner H. De Meulenaere qui ne voulait plus, alors, s'exprimer en public ! Avec le maître Philippe Derchain, votre président est aujourd'hui l'ultime témoin privilégié qui côtoya, travailla et acquit le meilleur de ses connaissances auprès de ces incomparables savants. À ceux-ci, notre monde actuel, noyé dans l'immédiat, l'artificiel de l'évènement, n'a pas rendu d'hommage à la mesure de leur mérite. Car c'est à eux seuls, au sortir de la II<sup>e</sup> Guerre Mondiale, que la science égyptologique française, durement éprouvée au cours de combats et soumise à la suprématie germanique des années précédentes, doit d'avoir repris vigueur et succès. Il faut rappeler qu'à partir de 1947, au Caire, la grande maison de l'Institut Français rassembla l'élite des égyptologues dont je tiens à évoquer ici les noms : P. Barguet, L. Christophe, J. Leclant, F. Daumas que vinrent bientôt rejoindre les « benjamins » J. Yoyotte et A. Gutbub aux côtés de Chr. Desroches-Noblecourt en mission et de l'équipe belge d'El-Kâb. Tous, dans les travaux de terrain ou d'épigraphie, jalonnèrent la Vallée de leurs brillantes découvertes suivies de publications fondamentales. Il fallut la révolution de 1952 pour éloigner un temps de la terre des Pharaons ces jeunes savants. Ce retour forcé au pays fit d'eux les enseignants renommés des institutions les plus réputées d'Europe. La plupart reprirent du service pour le sauvetage des monuments de la Nubie, à l'initiative de celle qui avait contribué à la formation de plusieurs d'entre eux. Pourtant les temps n'étaient plus les mêmes et ce furent leurs élèves qui prirent peu à peu le relais.

Certes, ma nostalgie et la tristesse de la perte de mon maître vénéré m'ont conduit à évoquer ce passé dans notre nouveau *Senouy* pour qu'il soit notre hommage à ces grands disparus. Mais rendre honneur à leur mémoire doit aussi nous ramener vers une des missions primordiales que s'était assignée, lors de sa fondation, notre association. Elle a depuis prospéré, surmonté des problèmes majeurs et se porte aujourd'hui aussi bien que faire se peut dans ces années difficiles qu'il faut traverser. De la sorte, la force de pression sur les autorités locales et nationales que vous, nos fidèles adhérents, représentez doit se mobiliser et agir pour replacer en tête de nos impératifs celui qui a motivé notre rassemblement : que la demeure des frères Champollion, sauvegardée et pourvue des moyens de son fonctionnement, devienne enfin ce conservatoire des œuvres des égyptologues français et de langue française dont nous avons promu le principe. Cette mission, tout comme celle qui verra l'aboutissement du dépouillement très fructueux des archives de J.-F. Champollion, doit, à mon sens, redevenir prioritaire dans notre action dès maintenant.

Le président  
*Jean-Claude Goyon*

# Voyage en Avignon et Aix-en-Provence

SAMEDI 10 SEPTEMBRE 2011

En ce samedi 10 septembre 2011 au matin, l'association nous emmène à Avignon et Aix-en-Provence pour y découvrir ou redécouvrir les collections égyptologiques. Il fait beau et le car se remplit du bruissement de nos joyeuses retrouvailles.

La ville des Papes s'annonce à nous. Après avoir laissé notre car, nous gagnons le quartier où se situe le Musée Calvet installé dans un bel hôtel particulier du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Là, il s'agit de visiter l'exposition intitulée « Fastueuse Égypte ».

Sous la houlette de nos guides, Karine Madrigal et Céline Villarino (merci, les filles), nous découvrons cette riche collection constituée à l'origine par un médecin érudit, Esprit Calvet. Augmentée de prêts, elle est présentée dans des vitrines qui s'inspirent des cabinets de curiosités du XIX<sup>ème</sup> siècle, dans une suite de salons entièrement rénovés. Le cheminement muséographique nous fait passer de l'égyptomanie à l'égyptologie, avec la présence d'un peintre vif de notre Dauphinois favori, Jean-François Champollion. Nous nous attardons sur les « membra



disjecta » de la civilisation si brillante des pharaons qui, ici, touchent principalement à la religion et au monde funéraire. Une émouvante momie de petite fille d'époque romaine offre un témoignage étonnant des habitants des bords du Nil. Le parcours s'achève par l'expansion du culte d'Isis et Sérapis sur tout le pourtour méditerranéen (une tête d'Ammon cornu, trouvée dans la vallée du Rhône m'interpelle !). A part, un pseudo-mastaba abritant des tissus coptes est entouré de pièces de dinanderie musulmane.

Après la pause-déjeuner, pour certains, dans le jardin intérieur du Musée Calvet. Il est temps de partir pour Aix-en-Provence, au Musée Granet.

Malheureusement, nous apprenons dès notre arrivée que la collection d'antiquités égyptiennes n'est pas visible (elle ne l'est que de façon temporaire). Nous aurons donc tout notre temps pour visiter, comme cela était prévu initialement, l'exposition « Collection Planque, l'exemple de Cézanne ») présentant plus de 120 chefs-d'œuvre de la fin du XIX<sup>ème</sup> et du XX<sup>ème</sup>, de Picasso à Dubuffet, en passant par Renoir, Monet, Van Gogh, Gauguin, Braque, Dufy, Laurens, Léger, Klee, Bissière, De Stahl.



Le retour à Grenoble se fait dans la bonne humeur. Chacun d'entre nous est conscient d'avoir vu de belles choses. Que ne ferions-nous pas pour satisfaire notre passion de l'Égypte ancienne ? Comme les derniers feux de l'astre solaire qui point à l'horizon, elle est la promesse, au-delà d'un voyage, d'une joie sans cesse renouvelée.

Gilles Delpéch

## Voyage à Genève

SAMEDI 19 NOVEMBRE 2011

Le 19 novembre 2011, l'Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion avait rendez-vous à Genève pour deux visites exceptionnelles : le Musée d'Art et d'Histoire et la Fondation Bodmer.

Le premier possède une collection des mondes anciens riche de plus de 70 000 pièces réparties en plusieurs sections. La collection égyptienne est la plus importante de Suisse. Elle présente divers aspects de la civilisation pharaonique. Le musée expose également des objets découverts lors des fouilles genevoises au Soudan, que ce soit à Tabo ou à Kerma. L'archéologie nubienne s'articule autour de vitrines chronologiques (de la préhistoire à la Nubie chrétienne) et thématiques autour de l'agglomération de Kerma dont la ville est fouillée depuis 1977. Nous pouvons admirer de superbes céramiques rouges à bord noir ainsi que des vases « tulipe ». Notre regard s'est notamment arrêté sur un miroir en bronze magnifiquement poli et inscrit au nom de la fille royale Senetites. Ce miroir est d'importation égyptienne et fut trouvé dans le mobilier funéraire d'une tombe datée du Kerma ancien (vers 2 450 - 2 050 av. J.-C.). Concernant la collection d'antiquités égyptiennes, le Musée d'Art et d'Histoire possède, entre autres, des objets de l'époque prédynastique, des stèles de l'Ancien et du Moyen Empire, des papyrus et du mobilier funéraires. Quelques objets ont retenu notre attention :

- fragments d'un vase inscrit au nom de Qaa, un roi de la 1<sup>ère</sup> dynastie
- partie supérieure de la stèle d'Ity qui provient d'Atfih, l'ancienne Tepihou où a été découverte une nécropole de vaches sacrées
- stèle fausse-porte au nom du scribe du trésor Djati qui exerça sous Pépi II
- fragments du sarcophage de Rahotep, vizir de Ramsès II, sur lesquels nous pouvons voir une variante du chapitre 151 A du Livre des Morts qui participe à la protection du corps momifié.

Après ces nourritures artistiques, nous sommes allés nous sustenter au bord du lac Léman. Quelques cygnes nous ont tenu compagnie avant que nous rejoignons notre bus pour nous diriger vers Coligny.

Nous avons rendez-vous à la Fondation Bodmer qui possède une collection d'écrits unique au monde. L'ambition de Martin Bodmer était de retrouver l'itinéraire intellectuel et spirituel de l'homme depuis ses premiers pas dans la civilisation. Il a rassemblé les témoins de cette histoire littéraire. Notre guide nous a permis d'effectuer un voyage intellectuel autour de la littérature universelle. Pour Martin Bodmer, celle-ci s'articulait autour de cinq piliers : Homère, la Bible, Dante, Shakespeare et Goethe. Nous avons pu admirer de nombreuses éditions originales et des manuscrits autographes de cette histoire de l'écrit. Nous ne citerons, malheureusement, que quelques exemples : la Bible de Gutenberg (incunable du XV<sup>ème</sup> siècle), l'Édit de Nantes, le grand corrigé de Proust ou des éditions originales de Borgès. Au titre de l'histoire de l'écrit, la Fondation possède un ensemble de papyrus égyptiens uniques dont le Livre des Morts d'Ousirour (époque gréco-romaine).



Malgré notre envie de poursuivre ce parcours initiatique, nous avons dû reprendre le chemin du retour. Mais notre soif de connaissance avait été assouvie. Du moins, pour un temps...

Céline Villarino

## Voyage à Lyon

SAMEDI 28 AVRIL 2012



En cette belle journée du 28 avril 2012, notre groupe d'égyptophiles arrive à Lyon pour se plonger dans l'univers d'Émile Guimet, un riche industriel lyonnais du XIX<sup>ème</sup> siècle épris d'égyptologie. Poussé par sa fascination pour l'histoire des religions et grâce à sa fortune, il va voyager à travers le monde oriental, et amasser de magnifiques objets.

Notre aventure débute par une conférence sur "Guimet et l'Asie" tenue par M. Macouin, ancien conservateur de la bibliothèque du musée Guimet (musée national des arts asiatiques) à Paris. Il nous présente Émile Guimet comme un humaniste à l'esprit ouvert et curieux de tout ; faisant preuve d'une grande tolérance et de révérence face aux cultures, mœurs et croyances des populations étrangères.

Après cette captivante introduction, Véronique Gay, docteur en égyptologie, nous fait découvrir la passion moins connue de cet homme pour l'Égypte antique. C'est pourtant de son premier voyage en Égypte en 1865 que naît sa vocation de collectionneur. Une partie de cette collection exceptionnelle dispersée entre Lyon et Paris a été réunie pour l'occasion par l'équipe du musée des Beaux-arts de Lyon, pour notre plus grand plaisir.

L'exposition nous invite à voyager sur les pas d'Émile Guimet à la découverte de l'Égypte du XIX<sup>ème</sup> siècle. En la parcourant, nous remontons le temps pour revivre étape par étape son parcours de collectionneur. Lors de son premier voyage en Égypte, la visite du musée de Boulaq, 1<sup>er</sup> musée du Caire, aménagé par le célèbre égyptologue Auguste Mariette, va l'inspirer pour la constitution de ses propres musées. Ce n'est qu'après son retour que débutera sa collection d'antiquités bibelotées chez les marchands pour le premier musée de Fleurieu.

L'exposition est fidèle à l'esprit de Guimet, suivant le même fil conducteur, la religion de l'Égypte antique, en privilégiant le plus souvent la valeur historique à la beauté de l'objet. Elle réunit un bel échantillon de sa collection : stèles, statues, sarcophages, figurines funéraires, papyrus, amulettes... et les fameuses momies découvertes grâce aux fouilles qu'il subventionnera notamment à Antinoë.



L'exposition se termine par une salle dédiée à son amour des arts asiatiques, avec de très beaux objets de Chine, du Japon et d'Inde. À la fin de la visite, dans le hall d'entrée, les yeux des visiteurs pétillent... l'escapade semble s'être transformée en voyage dans le temps.

Loubna Stouli

## La fête de l'égyptologie des 1<sup>er</sup> et 2 octobre 2011

Les 1<sup>er</sup> et 2 octobre 2011, l'Association Daupinoise d'Égyptologie Champollion a, pour la 7<sup>ème</sup> année consécutive, organisé sa fête annuelle de l'Égyptologie, dans les magnifiques locaux du Musée Daupinois, qui nous accueillait pour la 2<sup>ème</sup> fois.

Une nouvelle fois, le public était présent, guidé dès l'accueil par des bénévoles souriants : plus de 850 personnes, petits et grands, gravèrent les escaliers d'accès pour nous rejoindre, le soleil étant, lui aussi, de la partie.



Le fil conducteur de ces journées était : « Ancien Empire, le temps des pyramides ». Les conférences firent le plein de spectateurs. François Tonic et Dominique Farout le samedi après-midi, nous présentèrent respectivement « Pourquoi la pyramide ? Ou de la fosse funéraire à la pyramide et son évolution » et « Pyramides et mastabas à la IV<sup>ème</sup> dynastie » ; le dimanche, Audran Labrousse parla « De la pyramide du roi Djoser aux pyramides des reines, la démocratisation de l'éternité ? » et Laure Bazin présenta « Le bestiaire de l'Ancien Empire ». Nous eûmes le plaisir d'entendre Philippe Collombert parler de sa découverte de « Béhéno, une nouvelle reine de l'Ancien Empire » avant de nous retrouver autour du buffet clôturant la soirée du samedi réservée aux adhérents.

Ateliers d'initiation à l'écriture hiéroglyphique pour petits et grands, lecture de contes, jeux et quiz pour les enfants - les meilleurs étant récompensés par des BD - ont, comme à leur habitude, été suivis par de nombreux participants.

Nombreux ont été ceux qui ont suivi avec intérêt les explications sur la Chapelle Blanche de Sésostri I et les maquettes : pyramide de Khéops, tombe de Sennedjem, temple de Khonsou, habitat de Deir el Medina, ainsi qu'un coffre à canopes.

En sus du film sur la vie de Champollion, les spectateurs ont pu découvrir un diaporama sur le Soudan, réalisé et commenté par des adhérentes ayant participé à ce voyage, et des photos de pyramides de l'Ancien Empire.

Nouveauté qui a recueilli un très grand succès, nous exposons une copie du papyrus d'Ani dont l'original est au British Museum. Les commentaires ont permis au public d'avoir une idée de la façon dont les Anciens Égyptiens imaginaient l'au-delà.

Ce week-end fut donc une nouvelle fois l'occasion de réunir égyptologues, bénévoles et visiteurs, pour faire partager notre passion au plus grand nombre.

D'ores et déjà, nous donnons rendez-vous à tous pour la 8<sup>ème</sup> édition au Lycée Champollion les 6-7 octobre 2012 sur le thème « Le Nouvel Empire au temps des Ramsès ».

Dominique Terrier

# Aux origines de la pyramide

François TONIC, historien, rédacteur en chef de Pharaon magazine

Conférence du samedi 1<sup>er</sup> octobre 2011  
Musée Dauphinois - Grenoble

Où ? Quand ? Comment ? L'origine des pyramides reste une énigme. Mais depuis les dernières fouilles à Umm el-Qaab (Abydos) et à Saqqarah, nous avons désormais des réponses, ou tout le moins, un début de réponses. Tout part d'Abydos. La pyramide Djoser serait finalement l'aboutissement de 500-700 ans d'évolutions de l'architecture funéraire et de la pensée funéraire.

Il nous faut revenir quelques instants aux origines de l'architecture funéraire et à la manière dont les Égyptiens percevaient la vie après la mort et même comment ils conceptualisaient la mort. L'Égypte préhistorique/prédynastique est une société égalitaire, sans distinction sociale entre les individus jusqu'au V<sup>e</sup> millénaire. La différenciation sociale commence aux alentours de 4000 av. J.-C. Une élite se détache du peuple et « dirige ». Cette différence se voit aussi dans les tombes, principalement par les objets déposés près du mort. Et cela fait déjà plusieurs siècles que de véritables cimetières existent, éloignés des vivants. Jusqu'au VI<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, morts et vivants cohabitaient, les défunts étant enterrés quasiment au seuil des maisons. C'est de cette élite que l'on voit les « chefs » prendre de l'importance.

Ces premiers chefs vont étendre leur pouvoir jusqu'à l'apparition d'un dirigeant capable de fédérer un ensemble de villages, de villes, de provinces. C'est ainsi que la dynastie 0, vers 3300 av. J.-C., voit le jour près d'Abydos, premières expressions d'une royauté égyptienne en devenir. C'est durant cette longue période que les premières structures funéraires en brique commencent à apparaître.

## Les premières tombes royales

Les cimetières d'Umm el-Qaab jouent un rôle capital dans l'architecture funéraire royale. La plus grande est la tombe U-j, celle du roi Scorpion. Creusée dans le sol, la tombe est construite en brique. Elle possède une douzaine de salles. Elle marque une évolution remarquable dans l'architecture funéraire royale : de multiples salles construites en brique. Ces premières tombes semblent être surmontées d'un monticule de terre symbolisant la première

butte émergeant de la Création, la première terre du monde. Et cette butte peut ressembler vaguement à une « pyramide ».

Puis, les architectes vont ajouter un bâtiment en surface au-dessus du caveau qui demeure creusé dans le sol : le mastaba. Ce dernier est un rectangle, ou plutôt une forme trapézoïdale, signifiant en arabe « banc » ou « table », à cause de la ressemblance du monument en brique (ou en pierre) avec le meuble en bois. Il apparaît à une date indéterminée, peut-être dès la fin de la dynastie 0, au plus tard au tout début de la I<sup>ère</sup> dynastie, vers 3150-3100 av. J.-C.

Les traces archéologiques sont très réduites car ces premiers mastabas furent tous détruits dès l'Antiquité. Cependant, l'un des plus anciens actuellement connus est le grand mastaba royal de Nagada (au nord de Louxor) appartenant peut-être au roi Aha (successeur de Narmer, I<sup>ère</sup> dynastie).

## Les enclos funéraires : une dualité du complexe funéraire royal

Parallèlement à cette nouvelle architecture monumentale de la tombe, qui ne cessera de grandir, une innovation apparaît durant la I<sup>ère</sup> dynastie (?) : l'enclos funéraire.

Une dizaine d'enclos sont connus. Ils datent essentiellement des deux premières dynasties dont les rois sont, entre autres, Aha, Djer (?), Ouadj, Meret-Neith, Péribsen et Khasekhemouy. Ce dernier roi possède l'enclos funéraire le plus vaste et le mieux préservé (appelé aujourd'hui Shunet el Zebib) : 126 mètres par 65, pour une hauteur d'environ 11 mètres ! Plusieurs enclos demeurent anonymes. Le plus étonnant est qu'ils sont tous concentrés en un lieu.

Il semble que le roi Aha, deuxième roi de la I<sup>ère</sup> dynastie, soit le premier à avoir fait bâtir un enclos. Actuellement, nous ne savons pas si des « rois » de la dynastie 0 occupèrent le site avant lui. Les enclos s'organisent, grosso modo, sur trois rangées.

Construits en brique, ils imposent par leur masse. Les murs peuvent atteindre 5,5 mètres d'épaisseur. Mais le très mauvais état de la plupart des enceintes interdit une étude architecturale complète, hormis sur Shunet el Zebib, dont une partie des murs est préservée.

On dénombre d'une à 4 portes. Dans le cas de Shunet el Zebib, l'enclos est lui-même entouré d'un mur moins épais et sans doute moins haut. Surtout, il présente une paroi extérieure dite à redans comme dans le complexe funéraire de Djoser à Saqqarah. Par contre, rien de tel à l'intérieur de l'enclos. La paroi semble lisse. Les deux entrées principales présentent des chicanes. À l'intérieur, une chapelle et un monument étaient construits. L'enclos serait un lieu de culte au roi défunt. Autre détail surprenant : après l'inhumation du roi dans sa tombe, l'enclos était démolí volontairement pour interdire toute réutilisation. Ce phénomène montre que l'enclos jouait un rôle central durant les funérailles (avant ou pendant).

Durant les deux premières dynasties, nous avons donc une dualité funéraire : la tombe et l'enclos. Le génie d'Imhotep sera de rassembler en un seul lieu l'enclos, la tombe et le mastaba. C'est ainsi que naquit sous le roi Djoser le premier complexe funéraire de l'Ancien Empire, et la première pyramide.

### **La pyramide de Djoser : la fusion**

Imhotep, l'architecte du roi Djoser, pour une raison inconnue, rassemble en un unique lieu tous les éléments funéraires : la tombe, le mastaba, l'enclos. Le lieu : Saqqarah. Ce changement de cimetière royal est important, le centre du pouvoir s'installe définitivement à

Memphis et Abydos perd son « monopole » funéraire. Déjà, il semble que Khasekhemouy ordonne la construction, en pierre, d'un enclos (Gisir el-Mudir) avec une construction à l'intérieur, peut-être un essai avant la réalisation d'Imhotep.

La hauteur du mur de l'enclos masque le mastaba. Alors Imhotep modifie le mastaba royal pour l'agrandir puis en rajoute un supplémentaire sur le premier. C'est ainsi que va naître la première pyramide sous la forme d'un escalier géant. Mais sans doute Imhotep s'est-il inspiré de mastabas déjà construits présentant la forme d'un escalier permettant au roi défunt de monter au ciel et de revivre après la mort. Car il ne faut jamais oublier que la pyramide est une machine céleste qui doit ressusciter le roi défunt.

Il faut voir en la pyramide de Djoser un changement assez radical de la pensée funéraire des Égyptiens. Comment le roi revit-il après la mort ? La pyramide est un escalier pour monter au ciel et rejoindre les étoiles. L'inclinaison du Serdab est un élément important à considérer. Il regarde vers les Impérissables, là où l'âme du roi va vivre éternellement. Sans doute la pyramide est-elle non seulement l'aboutissement d'une réflexion architecturale mais aussi théologique.

### **Bibliographie**

Toby Wilkinson, *Early dynastic Egypt*, Routledge, 1999.  
David O'Connor, *Abydos*, AUC Press, 2009.



Pyramide de Djoser, Saqqarah,  
vue sud-nord

# Pyramides et mastabas à la IV<sup>ème</sup> dynastie

Dominique FAROUT, docteur en égyptologie,  
chargé de cours à l'Institut Khéops

Conférence du samedi 1<sup>er</sup> octobre 2011  
Musée Dauphinois - Grenoble

Le schéma type du complexe funéraire royal de l'Ancien Empire du début de la IV<sup>e</sup> dynastie à la fin de la VI<sup>e</sup> est organisé d'est en ouest. Il se compose d'un bassin, d'un débarcadère qui donne accès à un bâtiment culturel appelé temple bas, temple inférieur, temple d'accueil ou temple de la vallée, d'où part une chaussée fermée qui monte vers un temple haut ou temple funéraire adossé à la face orientale de la pyramide. Cette dernière est à faces lisses, on y entre par la face nord pour accéder au caveau du roi. À l'angle sud-est, au sud du temple haut, se trouve la pyramide satellite dont nous ignorons toujours la raison d'être. L'ensemble est entouré d'une enceinte qui garantit la sacralité des lieux. À proximité immédiate, on découvre des fosses naviformes et des fosses destinées à contenir des barques. Ensuite, il y a de petites pyramides destinées aux reines. Aux alentours immédiats, se trouvent les tombeaux des membres de la famille royale et de l'élite du palais. Il peut s'agir de tombes rupestres, mais surtout de monuments construits de plan rectangulaire et de coupe trapézoïdale que l'on nomme « mastaba », ce qui signifie « banc » en arabe. Le « mastaba » est traversé d'un ou plusieurs puits verticaux menant au caveau. Une porte sur sa face sud-est donne sur une chapelle plus ou moins complexe, ornée d'images du défunt, de scènes d'offrandes et de vie quotidienne (navigation, chasse, pêche, travaux des champs, élevage, boucherie, boulangerie, cuisines, etc.). La paroi ouest de cette chapelle est décorée d'une fausse-porte, passage entre le monde des vivants et celui des morts, devant laquelle se trouve une table d'offrandes. Derrière la paroi il y a une pièce aveugle, le « serdab », qui signifie « cave » en arabe, contenant les statues du défunt. Cette paroi est parfois percée d'une ou plusieurs fentes destinées à permettre au défunt, par le truchement de ses statues, d'avoir un contact avec le monde des vivants.

Pour la IV<sup>e</sup> dynastie, l'exemple topique est représenté par la nécropole des rois Khéops, Khéphren et Mykérinos à Giza. En fait, ce schéma a connu une évolution notable pendant toute la dynastie et des variations lors de chaque

règne, certaines plus importantes ou plus informatives que d'autres.

Le premier roi de la dynastie, Snéfrou, s'établit dans deux endroits, Meidoum et Dahchour. Cette pluralité de tombeaux n'a pas manqué d'étonner les Égyptiens des époques postérieures à tel point que le papyrus Westcar s'en moque. « [...] *Snéfrou passait son temps à parcourir] toutes [les pièces] du palais royal V.S.F. à la recherche d'un lieu rafraîchissant (délassant) sans pouvoir le trouver* ».

À Meidoum, il inaugure une nouvelle organisation du complexe funéraire suivant un axe est-ouest de la vallée jusqu'au plateau. Dans la vallée se trouvait un sanctuaire d'accueil, aujourd'hui disparu, d'où part une longue chaussée menant à la partie haute, composée d'une chapelle en pierre couverte, en chicane, donnant sur une petite cour où se trouve une table d'offrande au pied de deux hautes stèles. Ce lieu de culte est appuyé contre la face orientale d'une pyramide construite selon la technique des tranches de lits déversés héritée de la dynastie précédente. Cependant, le parement est composé de blocs de beau calcaire posés horizontalement. Cette nouveauté donne à l'ensemble la forme de pyramide lisse qui sera la caractéristique de la nouvelle dynastie. L'ensemble est entouré d'une enceinte dont on voit encore aujourd'hui la trace au sol. De plus, les appartements funéraires ne sont plus au fond d'une fosse comme chez Djéser et on y accède par une entrée haut placée sur la face nord. Il s'agit d'un système simple orienté nord-sud qui aboutit à un caveau couvert en encorbellement.

Un seul mastaba de très grande taille a été placé près de la pyramide, au nord-est de cette dernière. La nécropole des membres de la famille royale se trouve loin au nord du complexe royal, à environ un kilomètre. Elle est composée de mastabas dont les plus notables sont celui de Atet et Nefermaât, à la façade à redans, en briques crues, couverte d'une belle couche de plâtre blanc lissé — aux appartements décorés des premières scènes de « vie quotidienne », dont les « oies de Meidoum » — et celui de Râhotep

et Nofret où ont été découvertes les célèbres statues assises du musée du Caire.

Sur le site de Dahchour, il établit un premier complexe au sud. Nous ne savons pas à quoi ressemblait le sanctuaire d'accueil de la vallée. Seule, une stèle portant un décret d'immunité témoigne de son existence. Il en parlait une voie orientée vers l'ouest aboutissant à un temple, dit « temple de la vallée » ou « temple bas », qui en réalité est un sanctuaire « médian » puisque placé à mi-chemin sur le trajet montant vers la pyramide. Cette construction fait partie d'un artifice qui a permis aux constructeurs de suivre la topographie. Elle permet de désaxer la chaussée en direction du sud, laquelle aboutit de ce fait à un petit édifice situé à l'angle nord-est de l'enceinte de la partie supérieure du complexe. Cette dernière comprend une chapelle d'emplacement et de composition comparables à celle de Meidoum, mais en partie en briques crues. La pyramide est construite en assises horizontales et c'est le parement qui est en lits déversés. L'angle de ses faces n'est pas rectiligne, mais il change brusquement à mi-hauteur, passant de 54° à 43°, ce qui donne au monument l'allure d'un obélisque ramassé. Ce serait dû à la crainte des constructeurs de voir le monument s'écrouler. Je suis très dubitatif sur cette question. Même avec ce changement d'angle, la masse ajoutée au monument est colossale. On ne doit pas écarter la possibilité d'un monument conçu dès l'origine avec cette forme. La forme pyramidale, qui pour nous est classique, est une invention de cette époque. La forme et la structure de la pyramide sud étaient donc inédites dans tous les cas. Au sud, à proximité immédiate, se trouve une petite pyramide qui serait, soit la première pyramide de reine, soit la première pyramide satellite, quoi qu'il en soit c'est une innovation de plus.

Le roi fait ériger ensuite une autre pyramide au nord du site. Avec des faces d'un angle de 43°, une hauteur de 104 mètres pour 220 mètres de côté, elle est beaucoup plus écrasée que les précédentes et que toutes celles qui suivront. Serait-ce par crainte des ennuis apparus dans la pyramide sud ? C'est possible, mais pas assuré : il n'existe pas encore d'angle canonique pour s'y référer. Elle est entièrement construite en blocs posés en lits horizontaux, pour la masse comme pour le parement. Un temple funéraire de surface plus étendue que les précédents s'appuie sur la face est. Nous n'avons aucune trace de chaussée, ni d'édifice dans la vallée lié à ce monument. L'entrée de la pyramide est au nord, ce sera désormais le cas pour tous les tombeaux royaux de la dynastie. Les appartements funéraires des deux pyramides de Dahchour sont

plus grandioses que ceux de Meidoum, mais la technique est comparable.

Aucun tombeau de l'élite ne se trouve à proximité ni de la pyramide sud ni de la pyramide nord. La famille royale est installée entre les deux complexes royaux, éloignée d'au moins 700 mètres dans un cimetière composé de rangées de mastabas parallèles suivant un axe nord-sud. Les courtisans sont répartis dans deux nécropoles situées à la limite des terres cultivées au nord et au sud, à l'extérieur de l'aire délimitée par les deux complexes royaux, donc loin en contrebas des tombeaux du roi.

Ainsi Snéfrou installe en des lieux isolés un type inédit de complexes funéraires royaux, accompagnés de cimetières d'élite situés à distance considérable, respectueusement.

Khéops à son tour choisit un nouveau site, Giza, isolé loin à plusieurs dizaines de kilomètres au nord de Saqqara et de Dahchour. Le temple de la vallée a disparu, mais nous en connaissons l'emplacement. Une chaussée rectiligne mène à un temple haut au sol de basalte dont les restes arasés permettent de rétablir un plan plus complexe et développé que sous son père. Couronnant le dispositif, la pyramide la plus élevée d'Égypte, aux faces rectilignes est construite en utilisant un inselberg permettant d'économiser une grande masse de pierre. Comme à Dahchour nord, les lits sont tous horizontaux et comme pour les trois pyramides de Snéfrou, elle semble avoir été entièrement couverte de calcaire fin. Étrangement, les appartements privés sont répartis sur trois niveaux, dont un souterrain, ce qui n'a pas manqué d'étonner les générations postérieures comme en témoigne le papyrus satirique Westcar où Khéops cherche à connaître le nombre de chambres secrètes du sanctuaire de Thot afin de réaliser la même chose pour son horizon. Ces salles internes sont encore en partie couvertes en encorbellement, mais ce monument inaugure la technique des chevrons qui deviendra la norme dans les pyramides de ses successeurs. À l'angle sud-est se trouve la première pyramide satellite assurée. Nous en ignorons la finalité. Des fosses naviformes se trouvant à l'est sont creusées alors qu'au sud il y a deux fosses contenant chacune un grand bateau démonté.

À l'est, à l'extérieur de l'enceinte, se dressent trois pyramides de reines qui précèdent immédiatement le cimetière des membres de la famille royale composé de gigantesques mastabas. Une rangée de mastabas longe la face sud. Et une grande nécropole touche presque la partie occidentale du mur d'enceinte. Elle est composée des cimetières des différentes

catégories de l'élite palatiale regroupées par genre, chacun étant placé dans la nécropole en fonction de sa position au palais. Ce rapprochement des cimetières de courtisans est une nouveauté considérable. Elle donne envie de comparer Khéops à Giza avec Louis XIV à Versailles, toutes proportions gardées.

À la suite de son père et de son grand-père, Rêdjedef installe son complexe funéraire sur un plateau isolé, Abou Rawach, à 8 kilomètres au nord de Giza. Le temple de la vallée est inexploré, la chaussée est d'une longueur extraordinaire et suivant le Wadi Qaren, elle fait un coude. Faute de fouilles à cet endroit, (il faut dire qu'il est bordé de camps militaires) nous ne savons pas s'il y a eu quelque construction à l'emplacement du changement d'axe. C'est une question qui mériterait d'être résolue avant que tout soit irrémédiablement détruit. Quoi qu'il en soit, la partie construite de la chaussée, d'axe presque nord-sud, est le résultat de travaux titanesques. La pyramide royale et son temple funéraire sont enserrés dans une double enceinte. Le temple funéraire relativement complexe se trouve contre la face orientale de la pyramide. Au sud se trouve une fosse naviforme plaquée à l'origine de blocs de granit rose. On y a trouvé, brisées, les nombreuses statues du roi et de son épouse en quartzite jaune provenant du temple, mais aussi de ses fils, en granit et de ses filles, en calcaire, ce qui est une nouveauté. À l'angle sud-est se trouve une petite pyramide arasée qui contenait le mobilier funéraire de la reine. La pyramide royale a servi de carrière de pierres à l'époque romaine, ce qui a fait croire autrefois que Rêdjedef était un usurpateur puni par son successeur Khéphren. Nous savons aujourd'hui grâce aux fouilles franco-suisse dirigées par Michel Valloggia qu'il n'en est rien. Quoi qu'il en soit, cette destruction permet de reconstituer la chaîne opératoire de sa construction et de comprendre les techniques mises en œuvre. Le caveau était couvert en chevrons, l'utilisation d'un inselberg a permis d'économiser une grande partie de la masse pyramidale, les blocs de calcaire extraits dans les carrières situées sur le plateau à proximité immédiate ont été posés en lits horizontaux. Le parement est constitué de blocs disposés en lits déversés, d'abord en granit d'Assouan, et à la partie supérieure en beau calcaire fin. La pyramide est de dimensions beaucoup plus petites que celles de ses ancêtres mais l'altitude du promontoire où elle se dresse en fait la plus élevée de la dynastie. De ce fait, on pouvait la voir de très loin et c'était peut-être la pyramide la plus impressionnante d'Égypte.

Concernant l'emplacement des tombes de l'élite, Rêdjedef se démarque de son père pour s'inspirer de son grand-père. En effet, seuls deux grands mastabas sont érigés à l'ouest du complexe royal, à proximité immédiate. Bien que des statues de ses enfants aient été placées dans son complexe pour marquer leur présence à ses côtés, le cimetière de l'élite se trouve à environ un kilomètre et demi à l'est de la pyramide, sur un autre promontoire. Il est composé de mastabas organisés en rangées parallèles et regroupés en quartiers.

En installant sa nécropole sur le plateau de Giza immédiatement au sud de celle de son père Khéops, Khéphren rompt avec l'isolement qui devenait une tradition dynastique. Dans les grandes lignes, il s'inspire du complexe de Khéops pour faire le sien : organisation comparable, dimensions de pyramide comparables, proximité de l'élite. Une partie de ses courtisans se trouve même dans la nécropole de Khéops. On tient à montrer l'importance du lien et la similitude de nature entre les deux rois. Nous avons toujours le débarcadère et le temple bas de Khéphren, au sol d'albâtre et au plafond soutenu par de gros piliers monolithiques de granit rose. Accolé à ce dernier au nord, il fait construire un sanctuaire associé au plus grand sphinx de tous les temps. Ces deux temples sont construits en calcaire et granit, à l'aide de blocs de dimensions gigantesques, comme le temple haut relié par une chaussée rectiligne orientée est-ouest. Le complexe a livré les restes d'une cinquantaine de statues du roi — nombre considérable — en diverses matières : albâtre, grauwacke et diorite de Tochka. La pyramide est à peine plus petite que celle de Khéops, construite en utilisant un inselberg, les blocs posés en lits horizontaux. Cependant, la partie inférieure du parement est constituée de blocs de granit comme chez Rêdjedef. Le temple haut est beaucoup plus grand que celui de ses prédécesseurs. À l'extérieur se trouvent cinq fosses naviformes, deux au nord et trois au sud. La pyramide satellite est située au milieu de la face sud. Par cette façon de s'accoler à Khéops, de l'imiter, mais aussi d'ajouter des éléments totalement inédits à son complexe funéraire, Khéphren est un roi vraiment particulier.

De son successeur, Bikéris, nous ne savons presque rien, sinon qu'il a décidé d'installer son complexe funéraire à Zawiyet el-Aryan, en un endroit isolé du plateau, reprenant donc les habitudes des trois premiers rois de la dynastie. N'ayant pas régné assez longtemps, il n'a jamais

pu le terminer. Les dimensions prévues pour la pyramide, 180 mètres de côté, sont comparables à celles de Khéops et Khéphren. La technique de construction, une grande fosse en T, est caractéristique de la période. Les marques en hiératique portant le nom du roi ayant été mal copiées, nous ne savons pas le lire avec certitude. À cause de la forme Bikéris nous sommes tentés d'y voir Baka. La zone entourant cette ébauche de pyramide n'a pas été fouillée et nous ne savons pas si un cimetière de courtisans y était associé.

Mykérinos retourne à Giza se placer auprès de son père Khéphren et de son grand-père Khéops. L'organisation générale de son complexe funéraire est comparable à celle de ses prédécesseurs. Cependant, sa pyramide est de dimensions plus petites, semblables à celle de Rêdjedef, impression renforcée par le parement de granit. Elle est placée sur une élévation du sud-ouest du plateau de Giza, mais sans comparaison avec l'altitude exceptionnelle du promontoire d'Abou Rawach. Qui plus est, la proximité avec les deux grandes pyramides de Giza lui donne une allure beaucoup plus petite. Ses courtisans sont répartis sur plusieurs zones. Trois petites pyramides sont alignées au sud de celle du roi. Deux sont destinées d'emblée à des reines, la troisième, la plus orientale, serait à l'origine une pyramide satellite réaménagée en pyramide de reine. Un cimetière est proche au sud-est de la pyramide, d'autres courtisans, et non des moindres, sont installés dans le cimetière central de Khéphren et même dans ceux de Khéops.

Mykérinos meurt avant d'avoir fini son complexe funéraire, ce dont témoignent certaines des statues qu'on y a découvertes. C'est son successeur Chepseskaf qui l'achève, comme l'atteste la stèle qu'il y dépose, portant le décret d'immunité de la fondation en faveur de son père.

Ainsi, c'est Mykérinos qui aligne sa pyramide sur l'axe dessiné par celles de Khéops et Khéphren. Nous ne devons pas oublier que cette organisation générale du plateau de Giza que nous contemplons aujourd'hui n'existe qu'à partir de son règne. En aucun cas, Khéphren et encore moins son père n'avaient pu la prévoir. Il ne s'agit donc pas d'un plan délibéré depuis le règne de Khéops qui aurait été poursuivi par ses successeurs.

En installant son complexe funéraire loin au sud de Saqqara, Chepseskaf reprend la politique du site isolé. L'organisation du complexe est typique de la IV<sup>e</sup> dynastie. Du temple de la

vallée, non fouillé, part une chaussée rectiligne orientée est-ouest. Elle traverse deux enceintes de conception comparable à celle du complexe funéraire de Rêdjedef à Abou Rawach pour aboutir à l'angle sud-est du temple funéraire précédé d'une enceinte formant une cour. Cependant, il ne se fait pas de pyramide, mais un monument qui ressemble à un énorme sarcophage, le Mastaba Faraoun. Le parement a en grande partie disparu, mais ce qui subsiste permet de reconstituer la base couverte en granit et la partie supérieure en calcaire blanc, c'est-à-dire conforme à la tradition de la IV<sup>e</sup> dynastie depuis Rêdjedef. De même, l'intérieur du tombeau, par son plan et sa structure, correspond tout à fait à la tradition dynastique.

On a supposé que ce changement architectural reflétait une opposition du roi au clergé héliopolitain, ce que confirmerait l'absence de Rê dans son nom. On sait que ces explications sont nées à l'époque où les questions relatives aux relations entre le clergé et l'État étaient brûlantes, en particulier en France (séparation de l'Église et de l'État) et en Allemagne (Kulturkampf). Aujourd'hui nous ne voyons plus les choses de cette façon. En premier lieu, il est facile de constater que seule la moitié des rois de la IV<sup>e</sup> dynastie que nous connaissons porte un nom formé sur celui du dieu Rê. On ne peut donc pas associer l'absence de pyramide à la forme du nom de Chepseskaf. Ensuite, les Anciens Égyptiens citent le tombeau de Chepseskaf comme une pyramide. C'est donc qu'ils ne le considèrent pas comme un monument de nature différente.

En conclusion, le complexe funéraire de chaque roi de la dynastie suit dans les grandes lignes la même organisation générale en y ajoutant des éléments qui le distinguent de celui des autres. Concernant les cimetières de l'élite, on note une alternance entre un emplacement éloigné mais à vue du complexe royal et un emplacement rapproché. Les dimensions des tombes sont relatives à l'importance de leur propriétaire et leur emplacement dans la nécropole reflète sa position au palais. Ces cimetières d'élite constituent donc des organigrammes du palais de leur temps. Enfin, chaque roi de la IV<sup>e</sup> dynastie cherche un endroit isolé pour y installer son complexe funéraire. Cependant, deux d'entre eux, Khéphren puis Mykérinos, font exception en choisissant Giza, déjà occupé par leur père. On constate que le premier succède à son frère aîné Rêdjedef et que le second ne succède pas directement à son père Khéphren, puisque Bikéris se glisse entre les deux règnes. Qui est donc ce dernier ? Il est peu probable que ce soit un frère cadet de Khéphren ! Il s'agit soit d'un fils de Khéphren,

frère aîné de Mykérinos, soit d'un fils de Rêdjedef et alors cousin germain de Mykérinos. Quoi qu'il en soit, c'est un besoin de représenter leur légitimité plus importante par l'ascendance paternelle que par celle de leur prédécesseur qui les a poussés à ce choix géographique. Savoir aux yeux de qui et pour quelle raison est plus délicat. En premier lieu, il faut considérer le fait que, dès la montée du roi sur le trône, son complexe funéraire est mis en place et qu'il

contient des informations compréhensibles par l'élite palatiale, à travers l'organisation et le décor du complexe ; de même que la place, la forme, les dimensions et le décor de la tombe de chacun des membres de cette élite reflètent son statut au palais. On peut supposer que, dans les deux cas, il pourrait avoir existé un autre prétendant potentiel — face à Khéphren, un fils de Rêdjedef en bas âge par exemple ?

# ***Béhénou, une nouvelle reine de l'Ancien Empire***

**Philippe COLLOMBERT,  
professeur d'égyptologie à l'université de Genève**

Conférence du samedi 1<sup>er</sup> octobre 2011  
Musée Dauphinois - Grenoble

La Mission archéologique française à Saqqâra (MafS) a été créée en 1963 par Jean Leclant et Jean-Philippe Lauer, afin de relancer l'étude des Textes des Pyramides, le premier corpus de textes de l'histoire de l'humanité, sur des bases nouvelles, en collectant tous les fragments de textes épars dans ces pyramides et en établissant des facsimilés de toutes ces inscriptions.

Depuis 1987, les objectifs de la Mission se sont en partie renouvelés, lorsqu'a débuté la fouille systématique de l'ensemble de la nécropole royale de Pépy I<sup>er</sup> (roi de la VI<sup>e</sup> dynastie, vers 2350 av. J.-C.), à Saqqâra-sud. C'est tout un pan insoupçonné de l'histoire royale qui s'est alors révélé, avec la découverte de pyramides de reines jusque là totalement inconnues : Noubounet, Inenek-Inty, Méhaa, Mérétitès II, etc. pour culminer avec la découverte, en 2000, de la pyramide à Textes de la reine-mère Ankhessenpépy II. Épouse de deux rois (Pépy I<sup>er</sup> et Mérenrê), elle fut la mère de Pépy II. Celui-ci étant trop jeune pour gouverner lors de son accession au trône, la reine Ankhessenpépy II devint régente du royaume...et en profita pour faire graver dans sa pyramide des Textes des Pyramides, privilège royal jusqu'alors.

Depuis 2006, les vestiges d'un nouveau complexe funéraire, de dimensions imposantes, font l'objet de toute l'attention de la Mission. Après la découverte d'un mur de clôture de module anormalement grand (une première assise de 1,04 m de haut, au lieu des 52 cm « réglementaires » : le roi Pépy I<sup>er</sup> lui-même n'avait pas jugé utile d'utiliser des blocs d'un tel module pour son temple funéraire ou son mur de clôture), les dégagements ont révélé une série de dix magasins, puis la face sud d'une nouvelle pyramide. Par chance, le revêtement en beau calcaire de Tourah, proie favorite des carriers de toutes époques, était encore conservé à cet endroit sur une hauteur de 5 assises (plus de 2,50 m). La pente de 71 grades, caractéristique

des pyramides de reines dans cette nécropole, permettait donc d'attribuer avec vraisemblance le complexe nouvellement découvert à une reine de la VI<sup>e</sup> dynastie, comme on pouvait légitimement s'y attendre.

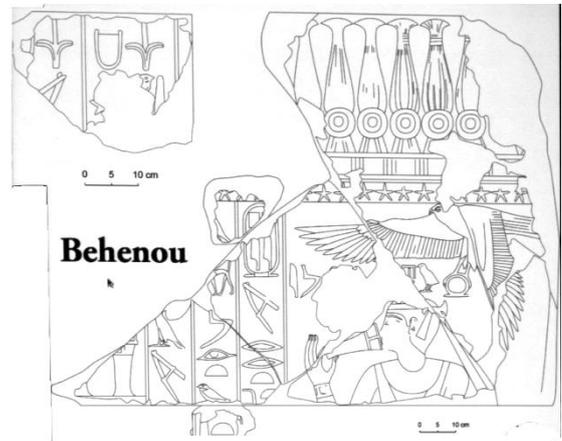
Les campagnes ultérieures permirent de dégager, dans le prolongement de la face sud, une petite pyramide satellite, de 5,5 m de côté, (10,5 coudées), et de constater la taille très respectable de cette nouvelle pyramide, qui, avec ses 26 m de côté (50 coudées), ne le cède dans la nécropole qu'à la célèbre pyramide de la reine-mère Ankhessenpépy II, de 31 m de côté (60 coudées). Les pyramides de reines de la nécropole présentent habituellement une base de 21 m de côté (40 coudées).

Du côté est, la partie intime du temple funéraire de la reine a aussi pu être dégagée. Appuyé au centre de la face est de la pyramide, le sanctuaire recevait dans sa partie ouest une stèle aujourd'hui disparue. L'autel placé devant la stèle a été retrouvé ; il était creusé d'une table d'offrande grossière. Dans les niveaux de destruction supérieurs furent aussi retrouvés des dizaines d'éléments de vaisselle miniature, destinés au service quotidien de présentation des offrandes sur ce même autel, et à usage unique. Ils représentent un témoignage très vivant du fonctionnement du temple.

De nombreux fragments de la décoration du sanctuaire étaient aussi recueillis, permettant enfin d'identifier la propriétaire : une certaine Béhénou, « épouse du roi ». Cette reine était jusqu'à présent totalement inconnue. Les éléments de décoration préservés nous apprennent que si la reine Béhénou était épouse royale, elle n'était pas mère royale ; l'absence de dépouille de vautour sur la tête de la reine semble confirmer ce que nous apprennent les textes. Le seul cartouche recueilli porte le nom d'un roi Pépy, dont on ne sait si elle était l'épouse ou la fille (« aimée de Pépy »). Les quelques éléments statuaire qui ont été retrouvés dans le complexe sont de très belle qualité.



Fac-similés de blocs provenant de la pyramide de Béhénou



Blocs provenant de la pyramide de Béhénou

Cette attribution du complexe à la reine Béhénou permettait de résoudre une autre interrogation. Depuis plusieurs années, dans les couches supérieures de destruction liées à l'exploitation de la nécropole comme carrière, apparaissaient parfois des éléments de parois gravés de Textes des Pyramides au nom d'une personne nommée Béhénou. L'attribution du complexe à la reine Béhénou permettait donc du même coup d'anticiper la découverte, dans la pyramide, d'appartements funéraires gravés de Textes des Pyramides, dont ces éléments épars avaient été arrachés par les carriers.

Nous nous trouvons donc en présence de la 11<sup>ème</sup> pyramide à textes de l'Ancien Empire. Par cette découverte, nous étions de fait en train de renouer avec les objectifs premiers de la MafS.

C'est avec une certaine impatience que les travaux commencèrent en 2009 à l'intérieur du cratère de la pyramide, ultime témoignage du travail des carriers. La fouille des niveaux supérieurs fut l'occasion d'une observation aussi curieuse qu'inattendue. Sensiblement au même niveau (vers 3 m au-dessus du sol), furent retrouvées de petites fosses où avaient été enterrées des dépouilles de vautours, manifestement à une époque très tardive. S'agirait-il de pratiques magiques d'époque arabe ?

Ce n'est qu'au cours de la campagne 2010 que nous avons pu pénétrer dans ce qui restait de l'appartement funéraire. Comme souvent dans la nécropole, les blocs de calcaire fin qui constituaient les parois de la chambre ont été débités par les carriers. Cette destruction quasi systématique des murs des appartements funéraires n'a pas que des inconvénients. La pyramide se présente ainsi comme un écorché, permettant d'étudier les éléments habituellement dissimulés derrière les parois de calcaire. Il devient dès lors possible de reconstituer assez précisément les étapes de la construction. Il nous fut même possible de retrouver les traits à l'encre rouge tracés par l'architecte de Béhénou, afin de guider la mise en place des blocs de calcaire fin de la chambre funéraire.

Cependant, la destruction de l'appartement funéraire n'a pas été totale. Si rien ne subsiste plus en place de la paroi ouest, la mission a eu l'heureuse surprise de retrouver encore en place une partie relativement considérable du mur nord, plusieurs éléments du mur sud et du mur est, ainsi que du passage vers le serdab et vers la herse. Tous ces murs étaient recouverts de Textes des Pyramides et conservaient encore leur belle couleur verte d'origine.

Au total, c'est environ 20% de la décoration qui est encore en place dans la chambre funéraire. Tout cela représente une proportion non négligeable de la décoration initiale, fait assez exceptionnel dans la nécropole de Pépy I<sup>er</sup>. Enfin, ce sont près de 1500 fragments de taille variable qui ont été retrouvés lors des fouilles. Le patient et laborieux travail de reconstitution des parois est en cours et commence déjà à porter ses fruits.

Le sarcophage, retrouvé en place, est constitué d'un bloc massif de granit rose manifestement remployé. Son couvercle, en basalte, grossièrement exécuté, gisait sur le côté. Seul un élément de mâchoire humaine retrouvé dans le sarcophage pourrait avoir appartenu à la reine ; le reste du matériel abondant retrouvé dans la cuve du sarcophage était constitué d'ossements animaux, fragments d'albâtre, tissus, cordes, ustensiles de bois divers, témoignant de la réutilisation de cette cuve comme dépotoir par les carriers.

Du côté nord de la pyramide, la présence d'un élément en place du mur de clôture nord indique que le couloir de ronde autour de la pyramide était à cet endroit particulièrement étroit. Plusieurs indices montrent que ce mur était en fait le mur de clôture sud d'un complexe funéraire situé plus au nord, et contre lequel Béhénou aurait fait édifier son propre complexe. Nous savons donc d'ores et déjà qu'un nouveau complexe funéraire (de reine ?...) attend encore d'être dégagé un peu plus au nord ! Plusieurs éléments de grand module ont été découverts dans ce secteur mais les travaux ont été interrompus par la révolution égyptienne.

Au-delà de l'heureuse surprise que constitue la découverte d'une nouvelle pyramide à textes et de la révélation d'une nouvelle reine de l'histoire d'Égypte, il nous reste encore à situer chronologiquement cette Béhénou, « épouse du roi ». Les éléments actuels semblent favoriser une datation « tardive » de cette reine, plutôt vers l'époque de Pépy II que celle de Pépy I<sup>er</sup>.

Mais s'il est encore trop tôt pour répondre à la lancinante question de la date exacte de cette

nouvelle reine d'Égypte Béhénou, nous avons cependant toutes les raisons d'espérer que la réponse se trouve dans le secteur encore non dégagé du temple funéraire, qui couvre une surface importante entre la pyramide de la reine et le couloir de service ceinturant la pyramide du roi. C'est ce secteur qui fera l'objet des prochaines campagnes.



Fragments de statues de la reine Béhénou

# ***La naissance de l'architecture de pierre, de la pyramide de djéser aux pyramides de reines***

**Audran LABROUSSE, docteur en égyptologie,  
directeur de recherche émérite au CNRS**

Conférence du dimanche 2 octobre 2011  
Musée Dauphinois - Grenoble

L'architecture en pierre de taille apparaît pendant la période Néolithique : « le nouvel âge de la pierre » ; son plus ancien témoignage, daté de 5 200 av. J.-C., est aujourd'hui conservé à Malte sur le site de Skorba dont deux des plus beaux temples sont classés au Patrimoine de l'Humanité. Ce n'est que beaucoup plus tard, vers 2 650 av. J.-C., que la pierre de taille va apparaître en Égypte avec la création de la pyramide du roi Djéser par Imhotep. Le premier architecte de l'histoire, aidé des connaissances mathématiques accumulées par l'obligation de refaire le cadastre du pays après chaque crue du Nil, va révolutionner l'architecture en la rendant dynamique. Il va réaliser un tombeau conçu pour se stabiliser par effondrement. Les faces très inclinées de la pyramide, en s'opposant deux à deux, vont annuler les forces de déversement et assurer la stabilité du monument, tout en lui permettant d'atteindre une hauteur considérable. Les bâtiments de culte organisés autour de la pyramide sont revêtus d'une riche polychromie qui prodigue à des édifices, assez statiques par la masse de leur volume ou le poids de leurs assises, une légèreté troublante. Mais le pouvoir de cette nouvelle architecture, désormais dure comme la pierre, donne à cette légèreté le garant de l'éternité.

Aidés par le progrès de la pensée théologique et les perfectionnements de l'architecture, les successeurs d'Imhotep vont s'employer progressivement à affiner la signification des pyramides. Situé au croisement des axes de la course solaire et du Nil, le monument va représenter d'abord une image de l'Égypte, c'est-à-dire du monde : l'axe est-ouest, qui va du domaine des vivants (la vallée) à celui des morts (le plateau de la nécropole) et l'axe sud-nord de la sortie de la pyramide organisent la composition. Amplifiée jusqu'à la démesure, la pyramide sera également un lieu de mémoire qui témoignera des actions terrestres du roi. Plus tard, avec l'apparition des *Textes des Pyramides* gravés sur les parois des chambres qu'il renferme, le tombeau permettra le passage et la

renaissance de Pharaon dans l'éternité de l'au-delà.



Exemple de Textes de Pyramides

Il n'était pas possible d'aller plus loin. Cependant, réservé au roi seul, le privilège de la vie éternelle apparaissait aux Égyptiens comme un épilogue enviable et des plus efficaces. Les reines vont alors s'employer progressivement à affirmer les liens qui les unissent à leurs époux, en se faisant d'abord enterrer sous des pyramides dont les temples de culte imiteront de plus en plus le modèle élaboré pour le roi, puis en obtenant progressivement un poids politique qui les mèneront jusqu'à occuper la fonction de premier ministre. Vers la fin de l'Ancien Empire, la célèbre reine Ânkhnespépy II a désormais assez de pouvoir pour assurer la régence pendant la minorité de son fils Pépy II et faire graver les *Textes des Pyramides* sur les parois de son caveau. C'est la première femme à acquérir d'elle-même, non seulement l'éternité mais la capacité de perpétuer l'univers.

Les cinq siècles de l'âge d'or des pyramides de l'Ancien Empire s'achèvent cependant avec la reine Ânkhnespépy II et son fils Pépy : comment une civilisation aussi brillante, bâtissant pour l'éternité derrière les affirmations théologiques et royales, a-t-elle pu disparaître dans les temps obscurs que nous appelons la Première Période Intermédiaire ? Certes la théologie comme

l'architecture, arrivées alors aux limites de leurs possibilités, étaient condamnées à se répéter. Cependant les causes de la fin de l'Ancien Empire restent confuses ; elles furent sans doute multiples. À l'appauvrissement du domaine royal entraîné par les dons et immunités accordés par les rois de la VI<sup>e</sup> dynastie se serait ajoutée une perte d'autorité certaine de Pharaon, entraînant l'apparition de pouvoirs provinciaux rivaux. Parmi ces maux, une place importante doit être attribuée à un changement de climat qu'on appelle le sub-pluvial néolithique lié à une diminution drastique du volume des eaux du lac Tana en Éthiopie qui fournit les 2/3 des eaux du Nil.

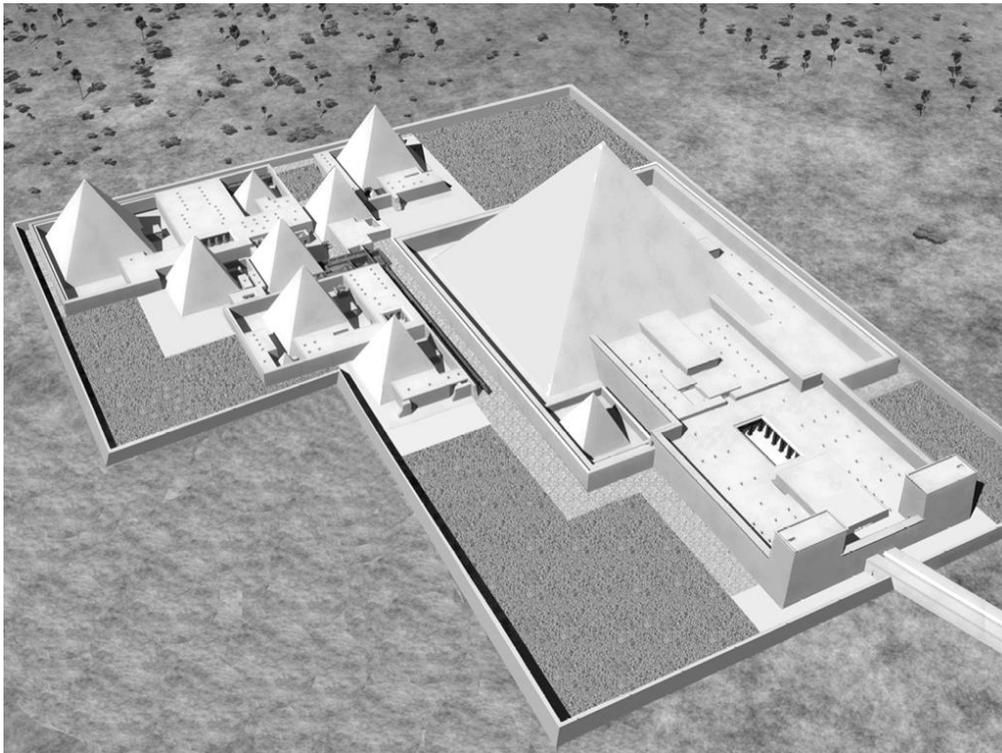
La reine Ânkhnespépy II, en pratiquant la première brèche dans le privilège de la vie éternelle réservé à Pharaon, avait ouvert cependant la voie à une certaine démocratisation de l'immortalité. Après la chute de l'Ancien Empire, l'ensemble de l'élite sociale partagera

cette prérogative royale. L'efficacité de l'espérance théologique mise en place à l'Ancien Empire (la pyramide : présence au monde ; les textes : accès au temps éternel) survivra jusqu'à l'époque chrétienne à travers l'architecture et les *Textes des Pyramides* qui seront à l'origine des *Textes des Sarcophages* puis du *Livre des Morts*.

De nos jours, les égyptologues étudiant des monuments dévastés et en lisant les *Textes des Pyramides*, ont à nouveau créé quelque chose de vivant différent de ce qu'étaient les souverains défunts avant la lecture. Leur histoire ajoutée à l'esprit du lecteur fait désormais partie d'une pensée : leur survie est aujourd'hui garantie par la mémoire vivante de l'humanité. Ils ont définitivement gagné l'éternité :

*"Tu ne périras pas, tu ne finiras pas, mais ton nom durera parmi les hommes, ton nom viendra à être auprès des dieux..."*.

*Textes des Pyramides, Spr 246, § 256 c-d.*



Reconstitution du complexe funéraire de Pépi I<sup>er</sup>  
Saqqarah

# Le bestiaire de l'Ancien Empire

Laure BAZIN, docteur en égyptologie,  
chercheur associé à l'Université Paul-Valéry, Montpellier III

Conférence du dimanche 2 octobre 2011  
Musée Dauphinois – Grenoble

## Les animaux domestiques

À l'Ancien Empire, le bestiaire égyptien compte déjà divers animaux domestiques.

### Le chien

Premier d'entre eux, le chien de chasse ou chien courant, appelé  *tsm* : un animal levretté haut sur pattes, au pelage souvent tacheté, aux oreilles droites et à la queue en spirale. En Égypte, les plus anciens spécimens de chiens domestiques connus furent découverts à Nabta Playa (dans le désert occidental à 100 km d'Abou Simbel) et sont datés de 5400 avant notre ère ; ceux trouvés à Mérimdé Benisalâme (dans le Delta), datés de 4800 avant notre ère, sont encore morphologiquement proches du loup commun, leur ancêtre.

La plus vieille représentation de quatre de ces chiens, tenus en laisse par un archer, figure quant à elle sur un bol daté de l'Amratién (vers 3800-3600 avant notre ère), conservé au Musée Pouchkine de Moscou (ci-contre).



Fac-similé d'un bol daté de l'Amratién (3 800 – 3 600 av. n. è.)  
Musée Pouchkine, Moscou (Russie)

Ces canidés furent probablement apprivoisés pour servir d'auxiliaires de chasse, comme l'évoque le déterminatif du mot  *nw* désignant le « chasseur » à l'Ancien Empire : un homme tenant son chien en laisse. Ils aidaient également les bergers à surveiller les troupeaux et à tenir les animaux sauvages loin des champs. Outre leurs qualités de gardien, les chiens étaient particulièrement appréciés pour leur présence fidèle et de nombreux nobles n'oublièrent pas de faire représenter sur les murs de leur mastaba les compagnons canins auxquels ils s'étaient attachés durant leur vie, comme par exemple Nykaouisesi (nécropole de Saqqâra, VI<sup>e</sup> dynastie).

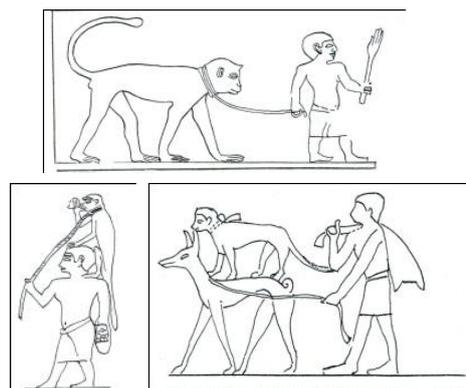


Relief de la tombe Nykaouisesi (nécropole de Saqqâra, VI<sup>e</sup> dynastie)

Certains chiens furent enterrés avec leur maître ou bénéficièrent même de leur propre tombe, pourvue de mobilier funéraire ! Ainsi, pour l'époque thinite, des stèles funéraires retrouvées à Abydos nous renseignent sur les noms des chiens d'un des premiers rois égyptiens.

### Le singe

L'autre animal familier très fréquent dès l'Ancien Empire est le singe (cercopithèque et babouin). Ces animaux de luxe et de distraction rapportés du Sud trouvèrent rapidement leur place dans les riches demeures égyptiennes. Il n'est pas rare de les voir figurés – côte à côte avec les chiens – près de leur maître. Des gardiens spécialisés étaient affectés à la surveillance de ces facétieux compagnons, la plupart du temps des nains et de jeunes garçons, souvent nubien :



Le thème du singe accroupi fournit un modèle adéquat pour de petits objets, comme ces trois délicats vases à huile précieuse de calcite en forme de guenon enlaçant tendrement son petit, datés de la VI<sup>e</sup> dynastie (ci-contre, New York MMA 30.8.134 & 1992.338 et Vienne KÄ 3886).



### Le chat

Le chat domestique égyptien, doyen de tous les chats domestiques, n'est pas représenté explicitement dans ce rôle à l'Ancien Empire. Pourtant, il fut sans doute apprivoisé à partir de 4000 avant notre ère, attiré autour des habitations et des greniers par la présence de rongeurs et de volatiles.

Si le chat ne figure pas dans les scènes dites de « vie quotidienne » des mastabas, il compte néanmoins au nombre des hiéroglyphes d'animaux dès cette période. L'idéogramme du chat :  *mjw*, peut ainsi être lu sur un bloc datant probablement du règne de Pépy II (fin de la VI<sup>e</sup> dynastie), pour écrire le nom du toponyme *Mjww*, « Miouou » :



Il faudra attendre le Moyen Empire pour voir apparaître le chat comme participant – indépendant – des scènes de chasse et le Nouvel Empire dans un contexte domestique.

### Les équidés

Parmi les équidés, le cheval est quant à lui totalement absent de la vallée du Nil à l'Ancien Empire : il n'y fera pas son apparition avant la XVII<sup>e</sup> dynastie (emprunt aux Hyksôs).

L'âne, en revanche, animal « héroïque » des campagnes égyptiennes depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, est fréquemment représenté dans des scènes de transport de charge illustrant son caractère récalcitrant, scènes non dénuées d'humour. Par exemple, sur un bloc provenant de la tombe de Metchéchi à Saqqâra, fin V<sup>e</sup> – début VI<sup>e</sup> dynastie (ci-dessous, Toronto, Royal Ontario Museum 953.116.2), le dernier animal de la rangée baisse son museau afin de chaparder quelques unes des céréales tout juste moissonnées. Enfin, il ne faut pas oublier que l'âne constituait à cette époque, avec la chaise à porteur, l'autre moyen de déplacement des notables égyptiens.



### Les bovins et les caprins

Outre les ânes, le paysage de la vallée du Nil est riche d'un bétail varié. Les activités agricoles sont illustrées par diverses représentations stéréotypées de bovidés, seuls ou en troupeau : scènes de pâturage, de vêlage, de traite des vaches accompagnées de leur petit veau, de traversée du gué par le troupeau (ci-dessus, détail du mastaba de Ti à Saqqâra, V<sup>e</sup> dynastie), etc. Les caprins sont également présents bien que moins fréquemment dépeints.



## Les volailles

Parmi les volailles, on notera en particulier les somptueuses « Oies de Meïdoum », peinture à la détrempe souvent qualifiée de naturaliste, provenant du mastaba de Néfermaât et Atet (règne de Snéfrou, Le Caire, Musée égyptien CG 1742).



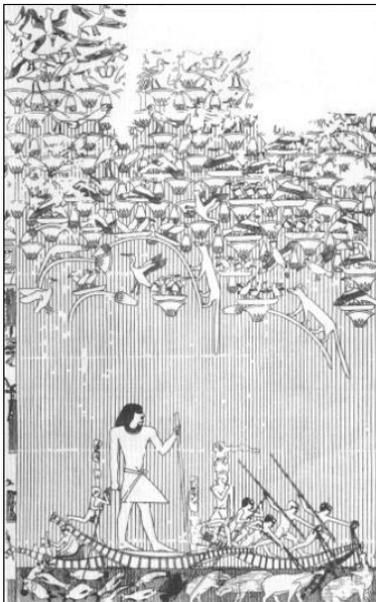
En réalité, si l'allure et la silhouette de ces trois couples d'oies sont parfaitement bien rendues, leur plumage et les tons choisis sont trop fortement stylisés pour correspondre aux modèles vivants. Pour finir ce trop rapide « tour de ferme » égyptien, on citera, en parallèle à celles concernant les oies, de surprenantes scènes de gavage des hyènes... qui laissent supposer une consommation de la viande de ces animaux bien qu'aucun texte n'y fasse allusion.

## La faune sauvage

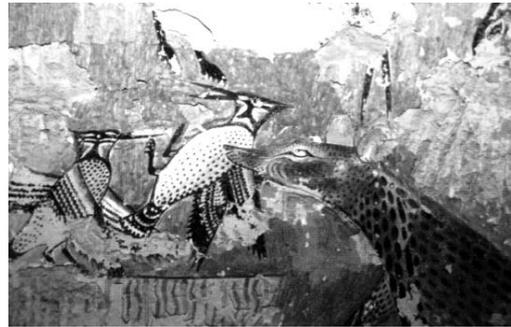
La faune sauvage est également bien présente sur les parois des mastabas et des temples funéraires royaux et solaires (V<sup>e</sup> dynastie).

## La faune des marais

La thématique de la pêche et de la chasse dans les marais du Delta (ou du Fayoum), comportant différents niveaux de lecture, permet la figuration d'une grande variété d'échassiers et de poissons. Les fourrés de papyrus du tombeau de Ti servent ainsi de refuge à une vingtaine d'espèces d'oiseaux différentes.



De manière indépendante par rapport à l'action principale – le propriétaire de la tombe, accompagné de sa famille et de ses domestiques, lance un bâton de jet ou brandit un harpon – de petits prédateurs comme la genette (ci-contre, détail du mastaba de Mérefnebef à Saqqâra, VI<sup>e</sup> dynastie) et l'ichneumon chassent pour leur propre compte, grimpant de façon acrobatique sur les tiges de papyrus pour s'emparer d'oisillons dans leurs nids.



## L'hippopotame et le crocodile

Sous les esquifs, hormis les nombreux poissons nilotiques, deux animaux typiques de l'Égypte sont visibles par transparence : l'hippopotame et le crocodile, dangers quotidiens pour les Égyptiens travaillant au bord du fleuve. Ces farouches adversaires font du reste l'objet d'une chasse rituelle au harpon attestée depuis l'époque prédynastique. (Ci-dessous, détails du mastaba de Kagemni à Saqqâra, VI<sup>e</sup> dynastie)



## Têtards, grenouilles, papillons, ...

Enfin, de plus petits animaux : têtards et grenouilles, papillons, libellules ou encore criquets, autant de symboles de régénération (phénomène de mue), complètent ce tableau de la vie grouillante des bords du Nil (ci-dessous, détails du mastaba de Kagemni à Saqqâra, VI<sup>e</sup> dynastie).



## Le lion et la lionne

D'autres animaux puissants sont surtout représentés pour leur valeur symbolique. Le lion, « roi des animaux » est précisément en Égypte ancienne un animal royal, incarnant le souverain victorieux dès les palettes décorées du prédynastique comme sur la « Palette au lion » (ci-contre, Londres, BM 20791 et Oxford, Ashmolean Museum 1892).



La lionne, quant à elle, représente plusieurs divinités féminines comme Tefnout et Sekhmet, considérées comme l'Œil et/ou la fille du Soleil... On rappellera à cette occasion que toutes les divinités égyptiennes, à l'instar des divers faucons Horus, possèdent déjà leur forme animale à l'Ancien Empire.

## Les animaux dans l'écriture

Enfin, les animaux sont omniprésents dès l'Ancien Empire par l'intermédiaire de l'écriture : soit des hiéroglyphes correspondant à des animaux entiers – en général, des idéogrammes – soit à des parties d'animaux – signes phonétiques. Aux yeux des Égyptiens, toute image étant « une réalité agissante », pour reprendre les termes de P. Lacau, certains des hiéroglyphes qui composaient des textes inscrits par exemple dans les pyramides furent empêchés de nuire au roi défunt par un procédé magique de mutilation. Des signes comme celui de la vipère ou du lion furent donc tronqués ou coupés, sinon supprimés. D'autres, considérés comme « impurs », tel celui du poisson, subirent le même traitement.

En guise de conclusion à l'importance donnée par les Égyptiens à leur milieu naturel et à la faune qui le peuplait, on évoquera la fameuse « Chambre des Saisons » du temple solaire de Nyouserrê, à Abou Gorab, où les activités humaines en relation avec la nature furent représentées en fonction du cycle des trois saisons égyptiennes, abondamment illustrées par le comportement des animaux (périodes de reproduction et de migration).

# Entre magie et médecine : le magicien garde du corps

Frédéric ROUFFET, doctorant en égyptologie,  
Université Paul-Valéry, Montpellier III

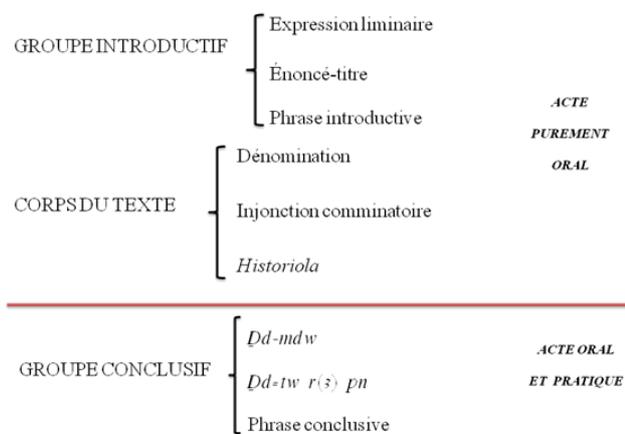
Conférence du samedi 5 novembre 2011  
Salle des Archives Départementales - Grenoble

Si, de nos jours, la médecine est considérée comme une science et la magie se trouve reléguée au rang des divertissements, il n'en était rien dans l'Antiquité. De fait, celle-ci est omniprésente dans la vie des Anciens Égyptiens et tient une place primordiale dans la conception du monde qu'ils en avaient.

L'étude des textes magiques montre bien la difficulté de définir le concept même de magie quand on doit l'appliquer à la civilisation égyptienne. Cependant, certains détails transparaissent à la lecture des formules magiques et l'on peut ainsi obtenir de nouveaux éléments permettant d'en apprendre plus sur le rituel magique égyptien.

## La structure d'une formule magique

Les formules magiques égyptiennes semblent toutes suivre un schéma spécifique fondé sur un découpage précis du texte, selon un ordre quasi « canonique ». Ainsi, comme cela est résumé dans le schéma ci-dessous, une formule magique se compose de trois parties distinctes que sont la formule à prononcer, encadrée de ce que l'on pourrait simplement nommer une « introduction » et une « conclusion ».



Structure d'une formule magique égyptienne

L'introduction, le plus souvent écrite à l'encre rouge, permet de catégoriser la formule magique selon deux critères : le type et le but de celle-ci.

Le type de formule est encore à l'heure actuelle difficile à déterminer. Si le vocabulaire est bien circonscrit (*r(š)*, *šn.t*, *mqz.t*), les traductions reflètent notre manque de compréhension (*formule*, *sortilège*, *rouleau*), même si l'on discerne à travers le dernier terme une description d'un type de rouleau-amulette (« phylactère ») que l'on pouvait accrocher au cou du patient. Ensuite, la présence d'un énoncé-titre permet de deviner l'objectif final de la formule et de pouvoir ainsi repérer à la première lecture celle qui convient (P. Ramesseum X [1] : *Autre formule pour la protection du corps contre tout serpent mâle et tout serpent femelle*).

La formule en elle-même est destinée à être récitée. Elle est le fruit d'un travail tant littéraire que rhétorique dont on peut mettre en avant certains éléments. Ainsi, on constate que l'adversaire contre lequel on va lutter est toujours nommé. Deux cas s'affrontent : soit le magicien a pu déterminer la cause exacte du mal et, dans ce cas, énonce le nom du mal, (P. Chester Beatty V [2] : *Autre livre pour chasser le mal de tête*) soit il met en place un rituel de protection d'ordre plus général, privilégiant alors la multiplicité des approches (P. DeM 40 : *Phylactère pour repousser un mort, une morte, un ennemi, un être vil, un opposant ou une opposante qui viendrait de nuit, de jour ou à tout instant (et) qui se trouverait dans tous les membres du corps de Qenherkhepeshef, né d'Hathor*). Outre ceci, on rencontre deux autres procédés rhétoriques que sont l'*historiola* et la menace (ou *injonction comminatoire*). Alors que la première fait intervenir un épisode mythologique comme référent du rituel en cours, la seconde permet au magicien de s'assurer une aide divine en menaçant ouvertement les dieux.

La conclusion de la formule présente une spécificité comparée au reste de la formule. Il s'agit en effet d'une prescription que l'on pourrait qualifier de « médicale ». Majoritairement écrite en rouge, cette prescription indique, selon les cas, le nombre de fois que la formule doit être prononcée (P. Leyde I 348 [11] : Paroles à dire 4 fois) ou les ingrédients nécessaires à la

préparation du remède (P. Chester Beatty VII [13] : *Paroles à dire sur la partie-ioubet d'un pain d'orge, de l'oignon et de l'ocre rouge chauffés et placés à l'endroit de la morsure*).

Une formule magique égyptienne comprend donc deux actions distinctes dont on ne peut déterminer si elles sont, ou non, concomitantes : la récitation de la formule et l'application d'un remède / la préparation d'éléments prophylactiques.



P. Chester-Beatty VII, v°7  
A.H. Gardiner, *HPBM3 - Chester-Beatty Gift II, Plats*, Londres, 1935, pl. 38

### Qui est le magicien égyptien ?

Aucune réponse ne pourrait décemment être donnée tant les zones d'ombre qui entourent ce personnage sont nombreuses. Cependant, certaines informations transparaissent à la lecture des textes littéraires égyptiens.

Dans les contes du P. Westcar par exemple, les trois ritualistes qui effectuent des actes surnaturels – transformer un crocodile de cire en un crocodile réel, séparer les eaux d'un lac en deux et rattacher une tête tranchée – portent le titre de *prêtre-ritualiste en chef* (*hr(y)-hb.t hryr-tp*). Celui-ci est confirmé par d'autres récits notamment dans le P. Vandier ou encore dans les P. Setnè I et II dans lesquels Khâemouaset, fils de Ramsès II, est mis en scène.

Étonnamment, les formules magiques ne parlent jamais du magicien lui-même. Cependant, on sait que le magicien dispose de deux types de « magie » pour pouvoir mener à bien son rituel, que l'on nomme magie-*hékaou* et magie-*akhou*. La première, qu'hommes et dieux peuvent utiliser, sert, selon les cas, à repousser ou tuer l'adversaire tandis que la seconde, exclusivement réservée aux « divinités » (*ntr.w*), permet de modifier les choses de l'intérieur. Or, il est clair que durant le rituel magique le magicien use des deux pouvoirs.

La raison en est expliquée par le *Texte A*, formule magique la plus recopiée de la littérature magique égyptienne, dénommée ainsi par G. Daressy, dans lequel le magicien rappelle son statut spécifique de délégué du pharaon en

indiquant qu'il a reçu de lui trois pouvoirs que sont la magie-*hékaou*, la magie-*akhou* et la parole-*medet*. Ces éléments obtenus, il devient capable de pouvoir mener à bien n'importe quel rituel. Le magicien aurait donc un lien avec la prêtrise, élément que l'on peut rattacher au titre observé précédemment.

De plus, deux formules font respectivement référence l'une à une purification rituelle effectuée avant le rituel (Statue Caire JE 69771 [3] : *Je lavai ma bouche, avalai le natron-hesemen et me mélai (ainsi) à l'Ennéade*), l'autre à un éventuel lieu de travail qui serait propre au magicien (P. CGT 54051 [2] : *Celui qui est venu en étant porté sort de lui-même (car) Horus a renversé ses morsures*).

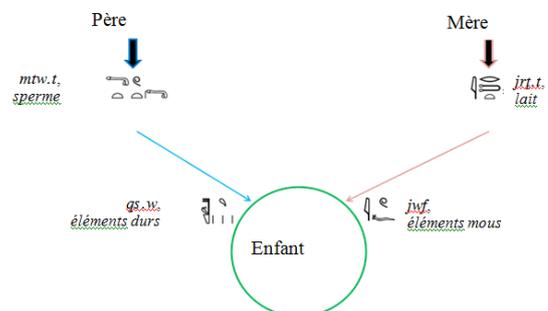
Malgré cela, il est bien difficile à l'heure actuelle de pouvoir apporter d'autres éléments relatifs au lien magicien-prêtre.

### L'anatomie à la lueur des textes égyptiens

Les Égyptiens de l'Antiquité avaient une conception du corps humain différente de la nôtre. Cependant, elle n'est pas dénuée d'une volonté d'expliquer le fonctionnement du corps humain de manière quasi « technique ». On le sait, la médecine dérive très souvent dans les civilisations antiques, de la boucherie et d'une observation poussée du corps animal dans un premier temps puis humain par la suite. Les termes anatomiques employés pour les deux catégories ne forment donc au final qu'un seul et même groupe.

Ainsi, les deux termes désignant le corps humain – *hꜥw*, qui fait référence au corps sain en fonctionnement et *ꜥ.t*, terme collectif qui désigne l'ensemble des parties du corps – sont-ils propres aux animaux et aux hommes. De même, les bras et les pattes antérieures (*ꜥ.wy*) ainsi que les jambes et les pattes postérieures (*rd.wy*) sont deux termes identiques pour l'ensemble des êtres vivants. Bref, l'anatomie humaine est en quelque sorte « calquée » sur celle des animaux.

Les Égyptiens ont également tenté d'expliquer le mystère de la conception humaine. Ainsi, selon eux, l'homme procure-t-il le *sperme* nécessaire à la création des **éléments durs** du corps de l'enfant (os, cheveux, ongles) tandis que la mère apporte les **éléments mous** grâce à son *lait*.



Enfin, chacun des éléments constituant le corps humain est relié aux autres par des conduits nommés *metou*. Ces conduits transportent le sang et le souffle vital qui permettent au corps de fonctionner. Ils sont donc essentiels pour la santé physique de l'être humain.

Les Égyptiens avaient donc une connaissance poussée de l'anatomie, élément que l'on peut retrouver au sein des formules magiques puisque certaines prescriptions font état d'onguents à appliquer sur des parties précises du corps du patient (P. Leyde I 343 + I 345 [29] : *Broyer en un seul élément puis oindre l'humérus de cela*).

### Le rôle de « protecteur » du magicien

Le rôle du magicien égyptien n'est pas seulement de guérir le patient. Il se doit également de le protéger contre toute attaque potentielle. Celle-ci peut advenir soit pendant le rituel, soit à un moment inconnu. Dans ce dernier cas, la protection est prospective, c'est-à-dire qu'elle est effective de manière passive mais que ses effets ne sont réels qu'au moment d'une éventuelle agression extérieure de la part d'un adversaire mal intentionné.

Pour ce qui est du rituel, la protection diffère quelque peu. Pour être plus précis, elle est alors double puisque le moment du rituel est un instant particulièrement dangereux durant lequel le mal doit quitter le corps du patient. Le ritualiste doit

alors s'évertuer à ce que celui-ci ne laisse pas de traces dans le corps du patient (O. DeM 1046, vo 1-5 : *Conduits-metou de son corps à lui, ouvrez vos entrées ! Vous n'hébergerez pas de liquides humoraux amers sortis de la bouche de l'ennemi-scorpion d'Horus !*). Mais il lui faut aussi se protéger pour que le mal ne le touche pas non plus (Eb. 1 : *C'est en compagnie des Vénérables du Grand Domaine, possesseurs de défense-méket et régents du temps-néheh que je suis sorti d'Héliopolis après qu'ils m'ont protégé et c'est en compagnie de la Mère des dieux que je suis sorti de Saïs après qu'ils m'ont accordé leurs défenses-méket !*).

La notion de protection est donc majeure lors du rituel magique puisque celui-ci représente le moment crucial où l'adversaire, toujours agressif, tente de subsister avant d'être renvoyé.

### Conclusion

Le magicien possède plusieurs capacités qui lui permettent de mener à bien un rituel magique : il semble s'agir d'un prêtre – peut-être de haut rang – ayant des connaissances poussées tant en religion qu'en littérature. De plus, il est probable qu'il possède des connaissances médicales. Son rôle est précis : il a conscience de la dangerosité du rituel qu'il met en place et prépare de fait une double protection magique. Il se protège ainsi de maladies éventuelles et s'assure que rien de mauvais ne subsiste dans le corps du malade.



Stèle Hanovre, KM 1935.200.445  
P. Vernus, J. Yoyotte, *Bestiaire des pharaons*, Paris, 2005, p. 469  
(détournée et NB)



O. Leipzig 5251 (= O. Leipzig 42)  
J. Černý, A. H. Gardiner, *Hieratic Ostraca*, Oxford, 1957, pl. III

# ***Les Divines Adoratrices au I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. : Apogée et déclin d'une fonction politico-religieuse***

**Dominique LEFEVRE, docteur en égyptologie, chargé de cours à l'université de Genève, chargé de conférences à l'École Pratique des Hautes Études à Paris**

Conférence du samedi 10 décembre 2011  
Salle des Archives Départementales - Grenoble

La fonction d'épouse divine du dieu (l'expression « divine adoratrice » apparaîtra plus tard) a des origines obscures qui remontent au Moyen Empire. Mais c'est essentiellement à partir du Nouvel Empire (1550-1069 avant J.-C.) que nous commençons à percevoir les contours d'une charge qui a beaucoup évolué à travers les siècles, non seulement du point de vue religieux mais aussi du point de vue politique ou économique. En effet, les attributions des épouses divines du dieu ne peuvent être isolées du contexte historique dans lequel elles ont vécu. Si des divines adoratrices « locales » sont sporadiquement attestées à travers l'Égypte, les témoignages sont trop épars pour en tirer une histoire circonstanciée. Seules les adoratrices liées au temple d'Amon à Thèbes sont suffisamment bien connues pour qu'on puisse tenter le récit de leur histoire. Néanmoins, même pour celles-ci, les zones d'ombre sont encore vastes et notre connaissance ne peut que progresser.

Au Nouvel Empire, la fonction est régulièrement associée à des membres féminins éminents de la famille royale, en premier lieu les reines : Ahmès-Nefertari, l'épouse du fondateur de la XVIII<sup>ème</sup> dynastie Ahmosis, la célèbre Hatchepsout, Satrê, la reine du fondateur de la XIX<sup>ème</sup> dynastie Ramsès I<sup>er</sup> associent à leur titres royaux celui d'épouse du dieu Amon. Plusieurs filles issues du couple royal ont également fourni un contingent important d'épouses divines : Néfêrourê, la propre fille d'Hatchepsout, et Isis fille de Ramsès VI comptent parmi ces princesses liées à Amon. La mère de Ramsès II, elle aussi, revendique le titre. Mères du roi, épouses du roi, filles du roi, les titulaires de la fonction sont toujours des femmes intimement proches du pharaon.

Le rôle des épouses divines d'Amon est fondamentalement, pour reprendre les termes de Jean Yoyotte, « d'éveiller le désir créateur du demiurge ». L'épithète « main du dieu », assumée par certaines épouses divines, rappelle de manière crue que la création du monde a parfois été conçue comme le résultat de la

masturbation du dieu primordial. Cette fonction première se pare progressivement d'un riche tissu symbolique qui associe la divine adoratrice à diverses déesses du panthéon égyptien.

Un tournant semble s'amorcer vers la fin du Nouvel Empire avec la princesse Isis, fille du roi Ramsès VI (1143-1136). Jusque-là, le « mariage » religieux avec Amon ne faisait pas obstacle à des épousailles bien terrestres. Isis serait la première à se consacrer exclusivement au service du dieu. Avec elle débute ainsi une séquence d'épouses divines qui demeurent célibataires tout au long de leur vie. Cette période voit également se déliter peu à peu l'autorité de l'État, amenant quelques décennies plus tard à la partition politique du pays selon des modalités qui ne sont pas totalement éclaircies.

Durant le I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère, les divines adoratrices prennent dans la documentation une place de plus en plus importante. Autour d'elles se développe une administration complexe chapeautée par un grand intendant qui gère les bénéfices économiques liés à la charge d'épouse divine. Du début de la XXI<sup>ème</sup> dynastie (1069-945) à la fin de l'époque saïte (XXVI<sup>ème</sup> dynastie / 664-525), on a pu établir une liste de treize adoratrices. Certaines sont relativement bien connues, d'autres ne nous ont laissé que leur nom. L'hétérogénéité de la documentation demeure un frein à la bonne compréhension de l'évolution de leur rôle religieux, économique et politique au sein du clergé d'Amon et de la société en général. Cette évolution semble épouser les contours d'une histoire mouvementée. Les différentes périodes où le territoire s'est trouvé morcelé en plusieurs régions plus ou moins autonomes sont entrecoupées de moments où des souverains énergiques parviennent à réunifier le pays sous leur seule autorité. Celle-ci est souvent le fait de familles régnantes d'origine étrangère. La montée en puissance des Libyens tout au long de la Troisième Période Intermédiaire, la conquête des Nubiens à la XXV<sup>ème</sup> dynastie, la

réunification sous les Saïtes à la XXVI<sup>ème</sup> dynastie sont autant de périodes où l'on fait jouer un rôle politique éminent à la divine adoratrice. La charge devient symbole politique de l'affirmation d'un pouvoir sur le pays. En effet, chaque fois que l'Égypte tombe dans l'escarcelle d'une famille, c'est une princesse de la nouvelle dynastie que l'on fait adopter par la divine adoratrice en titre. Ces procédures d'adoption reflètent en quelque sorte l'état politique du pays. Le roi libyen Osorkon III place sa fille comme héritière de la charge. Suite à la conquête de l'Égypte par les rois nubiens, Chépénoupet adopte la Koushite Amenirdis. L'héritière de cette dernière, une autre princesse nubienne, Chépénoupet II, est contrainte d'adopter Nitocris, la fille du réunificateur de l'Égypte Psammétique I<sup>er</sup>.

De manière générale, les divines adoratrices du I<sup>er</sup> millénaire assument de plus en plus des fonctions ou des attributs régaliens. Déjà au Nouvel Empire, elles intégraient leur nom dans un cartouche. Mais à partir de la XXI<sup>ème</sup> dynastie, on constitue pour elles un nouveau nom, équivalent du nom de couronnement pour les rois. Elles sont dorénavant parées de deux cartouches. A cette époque également se précise un lien fort avec la déesse Mout, parèdre d'Amon à Thèbes. Plus tard, sur certains objets de l'adoratrice libyenne Karomama, qui est toujours « aimée de Mout », commencent à apparaître des allusions à la déesse Tefnout. Sur la célèbre statue en bronze du Musée du Louvre la représentant, il est écrit que Karomama est « apparue sur le trône de Tefnout ». Ces rapprochements avec Tefnout vont se développer à la XXV<sup>ème</sup> dynastie nubienne et ne sont pas sans rapport avec l'origine de la nouvelle famille régnante. En effet, dans certaines versions du mythe de la « Déesse lointaine », Tefnout s'est réfugiée en Nubie et son frère et époux Chou est chargé de la ramener en Égypte. Imageries politique et religieuse se combinent ainsi pour donner sens à l'histoire.

Il est naturellement difficile, voire impossible, de pénétrer très avant dans l'intimité de la vie des divines adoratrices. Néanmoins, et au risque de tomber dans l'anachronisme, nous pouvons tenter en utilisant les différents sources disponibles (qui se déploient sur plusieurs siècles) de nous faire une idée des différentes phases de la vie d'une adoratrice.

En 656 avant J.-C. a eu lieu un événement fondamental pour l'histoire de l'Égypte. Profitant de la faiblesse des rois nubiens réfugiés au sud d'Assouan suite aux attaques répétées des Assyriens contre l'Égypte, profitant également du retrait des Assyriens d'Égypte, un nouvel homme

fort profite d'un environnement politique extrêmement favorable. Après avoir soumis peu à peu les principautés du Delta, le roi de Saïs, Psammétique I<sup>er</sup> tourne son regard vers la Haute Égypte. Nitocris, princesse royale, fille aînée de Psammétique I<sup>er</sup>, sort du palais royal et s'embarque pour la ville de Thèbes ; c'est elle qui a été choisie pour devenir la nouvelle adoratrice d'Amon. Dans un premier temps, elle doit être adoptée par la divine adoratrice en titre, Chépénoupet II. Cet événement, qui est autant religieux que politique, nous est connu par une stèle trouvée à Karnak à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle :

« An 9, le 1<sup>er</sup> mois d'*akhet*, jour 28 :

départ des appartements royaux par sa fille aînée, vêtue de lin, parée de turquoise neuve, ses suivants l'escortant en nombre, les gardes frayant son chemin.

Prendre la belle route vers le quai afin de se diriger vers le sud, en direction de la Thébaïde, les navires l'entourant en grand nombre – l'équipage étant composé de fort-de-bras – chargés à ras-bord de toutes sortes de bonnes choses du palais. »

Le texte de la stèle nous informe que Nitocris a mis 16 jours pour effectuer la navigation la conduisant à Thèbes :

« An 9, 2<sup>ème</sup> mois d'*akhet*, jour 14 :

accoster au port de la ville des dieux, Thèbes.

Saisir l'amarre de proue. Elle découvre Thèbes, des hommes rassemblés et des foules de femmes se pressant en criant pour la saluer, (tous) entourés de bovidés, de volailles, d'importants présents en grand nombre. »

Le texte est évidemment orienté : nous ignorons s'il y eut de telles manifestations de joie ou, dans le cas où elles ont réellement eu lieu, si elles furent spontanées. Le texte se poursuit sur le même ton :

« Alors ils dirent :

“Que la fille du roi de Haute Égypte arrive jusqu'au domaine d'Amon de sorte qu'il puisse l'accueillir et en être satisfait !

Que vienne la fille du roi de Basse Égypte Chépénoupet (II) jusqu'à *Ipet-sout* de sorte que les dieux qui s'y trouvent la félicitent !

Fermes et durables sont toutes les œuvres du roi de Haute et Basse Égypte Psammétique vivant pour toujours et à jamais.” »

Amon lui-même attend celle qui aura la lourde charge de le servir, non seulement lui mais également toutes les divinités honorées à *Ipet-Sout*, c'est-à-dire Karnak. Nitocris est donc destinée à devenir l'héritière de la charge de divine adoratrice d'Amon à la mort de

Chépénoupet II. Or, ce geste symbolique d'annexion politique de la Thébaïde se heurte à un écueil religieux. Chépénoupet II a déjà adopté une héritière qui porte le nom d'Amenirdis. L'adoption de Nitocris représente une transgression de la procédure normale. Afin de ne pas heurter le clergé d'Amon et les Thébains, Psammétique promet que Nitocris n'entrera pleinement en charge de la fonction, non pas à la suite de Chépénoupet II mais après Amenirdis. Elle devra donc attendre son tour. Malheureusement, nous ignorons si la transmission de la charge s'est réellement déroulée de cette manière.



Sphinx de la divine adoratrice Chepenoupet II

L'activité des héritières des adoratrices est mal documentée. Si elles apparaissent parfois en compagnie de leur mère adoptive sur des bas-reliefs, le détail de leurs prérogatives nous échappe en grande partie. Sans doute acquièrent-elles l'expérience nécessaire à leur future fonction. Il est d'ailleurs probable que les deux titulaires issues de la famille royale saïte aient été fort jeunes au moment de leur adoption. La mort de la divine adoratrice en titre semble avoir été suivie rapidement de la prise de fonction de sa fille adoptive. Un autre document du début du VI<sup>ème</sup> siècle avant J.-C. évoque la transmission de cette lourde charge. Il s'agit encore une fois d'une stèle, trouvée elle aussi à Karnak, au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Le texte commence par évoquer la mort de Nitocris :

« An 4 (d'Après : 585), 4<sup>ème</sup> mois de la saison *chémou*, jour 4 de ce roi, l'épouse du dieu Nitocris, juste de voix, est montée au ciel. Elle s'est unie au disque, les chairs du dieu s'étant jointes à celui qui l'a créée (...) Sa fille (...) Ânkhnesnéferibrê a accompli pour elle tout ce qui est accompli pour tout roi... »

La mort de la divine adoratrice Nitocris est annoncée comme on annonce la mort d'un roi. Le récit précise qu'Ânkhnesnéferibrê, fille du roi



La divine adoratrice Amenirdis devant Amon  
Karnak, chapelle d'Osiris Heqa-djet.

Psammétique II et héritière de la charge, a accompli ses devoirs filiaux et que le service rendu à la défunte est digne de celui qu'on exécute pour un roi. Le texte évoque ensuite les événements amenant Ânkhnesnéferibrê à devenir divine adoratrice en titre :

« Douze jours après cela, soit le 4<sup>ème</sup> mois de *chémou*, jour 15, la princesse, le grand prêtre Ânkhnesnéferibrê est allé vers le domaine d'Amon-Rê roi des dieux, les prêtres, les pères divins, les prêtres-*ouâb*, les cérémoniaires, le clergé du temple d'Amon, étant à sa suite, les grands amis devant eux. Furent accomplis pour elle tous les usages d'initiation de l'adoratrice du dieu d'Amon dans le temple par le scribe des écrits divins et les grands prêtres-*ouâb* de cette maison. Furent noués pour elle les amulettes et tous les ornements de l'épouse du dieu, l'adoratrice du dieu d'Amon apparaissant coiffée de la couronne à deux hautes plumes afin de devenir la souveraine de tout ce qu'entoure le disque. »

L'initiation d'Ânkhnesnéferibrê, la transmission de la charge de divine adoratrice sur sa personne, correspondent véritablement à un changement d'état, exprimé par le mot *bsi*. Pouvant désormais conduire les différentes cérémonies religieuses dont la divine adoratrice est responsable, la nouvelle divine adoratrice en titre sera amenée à choisir une nouvelle héritière. Nouveauté de la période, la divine adoratrice prend également le titre de grand prêtre. Ainsi fusionnent les deux lignées, masculine et féminine, des plus hautes fonctions sacerdotales du clergé d'Amon thébain. Le rôle religieux de la divine adoratrice s'affirme d'autant plus et le temple d'Amon tombe définitivement aux mains du pouvoir saïte.

Un nouveau pas est également franchi à l'époque saïte dans le développement du decorum royal entourant ces personnages. Ainsi, on connaît pour Nitocris une scène de

couronnement, inspirée directement des scènes de couronnement royal.

A leur mort, les divines adoratrices de la Troisième Période Intermédiaire sont inhumées dans le secteur du Ramesseum à partir duquel se développent de vastes nécropoles. Aux époques nubienne et saïte, c'est le complexe cultuel de Medinet Habou qui est aménagé pour accueillir la dernière demeure des divines adoratrices. Le cas de Maâtkarê, la première titulaire de la XXI<sup>ème</sup> dynastie, est un peu particulier. Sa dépouille a été retrouvée dans la fameuse cachette de Deir el Bahari, où l'on avait rassemblé les dépouilles de personnages éminents du clergé d'Amon de l'époque.

De leur naissance à leur mort, il semble que les divines adoratrices de ces époques parfois un peu confuses n'aient pas toujours eu leur destin en main. Représentantes des différentes familles royales qui se sont succédé en Égypte, on a fait porter sur leur personne un poids politique important. La portée politiquement symbolique de leur adoption, l'importance de l'administration qui se développe autour d'elle et le poids économique de leur charge en font des personnalités éminentes de leur temps. Mais leur influence politique, religieuse, économique réelle demeure difficile à déterminer.



Chapelles des divines adoratrices saïtes  
Medinet Habou, Thèbes

# **Pharaon et la guerre : conscrits et mercenaires**

**Jean-Claude GOYON, professeur émérite d'égyptologie (Lyon II),  
président de l'Association**

Conférence du samedi 14 janvier 2012  
Salle des Archives Départementales - Grenoble

Un tel sujet n'est que rarement évoqué dans la littérature égyptologique, essentiellement dans de rares ouvrages anglo-saxons et ce n'est qu'au hasard des notes et remarques des pages de l'ouvrage récent de P. Grandet, *Les Pharaons du Nouvel Empire. Une pensée stratégique (1550-1069 a.C.)*, « *L'Art de la guerre* », éd. du Rocher (2008), que l'on peut glaner quelques bribes d'information sur la véritable nature et la constitution de forces armées de l'Égypte pharaonique. Or, l'histoire militaire de la Vallée remonte bien au-delà du seul second millénaire, et l'on en possède des preuves dès les origines. Aucun État central ne peut exister sans assurer l'ordre intérieur et extérieur par le biais de troupes de police et de contingents armés de gardes aux frontières pour repousser toute agression étrangère. Et celles-ci ne manquent pas, aux premiers temps de l'Ancien Empire du fait des rezzous nubiens au Sud. L'armement, alors, demeure primitif. Lances, massues et matraques ainsi que l'arc à double courbure constituent l'essentiel d'un matériel de combat essentiellement rapproché. L'apparition de la hache vers la V<sup>e</sup> dynastie est le premier indice d'une organisation interne des troupes, distinguant les combattants de la ligne des « services », en particulier le Génie, maniant les échelles de siège et ouvrant la voie à l'assaut des remparts de briques abritant l'ennemi. On substitue aussi à l'arc à double courbure, de faible portée, l'arc droit nubien, puissante « artillerie » du temps. L'intervention de cette arme nouvelle indique d'ailleurs que les premiers mercenaires égyptianisés des territoires du Sud, les *Medjayou* que l'on rencontre désormais durant toute l'histoire égyptienne, sont incorporés pour former l'élite des corps de combat.

Avec le renouveau thébain du Moyen Empire, l'on peut alors définir le statut et la composition de l'armée égyptienne. Les corps de combat réglés et encadrés sont formés de fantassins issus de la conscription ou volontaires, munis de lances, haches, poignards longs et boucliers de peau de vache, appuyés en permanence par des

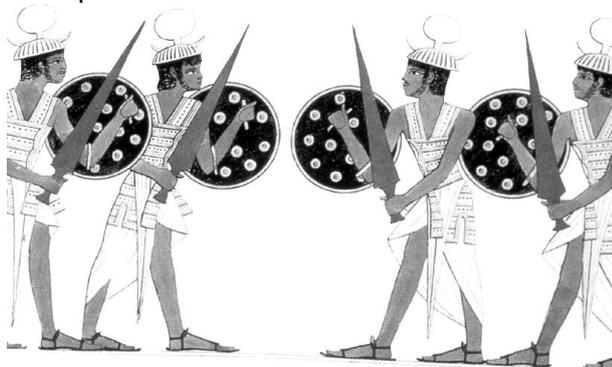
compagnies d'archers nubiens ou égyptiens de souche. Les guerres victorieuses d'Asie de la XII<sup>e</sup> dynastie donnent à l'armée égyptienne une suprématie d'autant plus inégalée qu'elle a incorporé de nombreux prisonniers asiatiques rompus au combat à l'épée et au poignard, jusqu'alors inusités. Les luttes internes des pseudo dynasties suivantes sombrant dans l'anarchie conduisent à un désastre militaire vers la fin du Second Millénaire a.C., devant les moyens de combat inédits des envahisseurs Hyksos venus d'Asie qui s'emparèrent du Delta et de la majeure partie de la Moyenne-Égypte. La force de frappe de leurs chars de guerre attelés d'étalons ou d'onagres, ainsi que la puissance des archers et lanceurs de javelines qui les montaient, mirent en déroute les fantassins égyptiens terrorisés par ces animaux inconnus.

Dans le Sud, pour la grande guerre de libération, il fallut la volonté inflexible et la persuasion des pharaons Kamosis et, surtout, Ahmosis (début XVIII<sup>e</sup> dyn.) pour vaincre la peur panique de leurs hommes devant les chevaux et parvenir à constituer des unités de chars pourvues d'armes aussi efficaces que celles de leurs ennemis. Par ruse, on captura des chevaux et des prisonniers faits sur les Hyksos, n'ayant pas d'autre choix que la mort, se firent instructeurs ou constructeurs de chars. La Vallée étant dépourvue de routes, pour la victoire finale d'Avaris dans l'est du Delta, la création d'une batellerie militaire permit d'acheminer au Nord les équipages et les compagnies de fantassins. Durant tout le début du Nouvel Empire, jusqu'à Thoutmosis III, tous les animaux sont attelés. Seules les vedettes de reconnaissance et les estafettes, d'origine étrangère pour la plupart, sont des cavaliers montant à cru des étalons.

L'organisation des corps d'armée inclut conscrits et volontaires. Des garnisons et des casernes sont établies sur toute l'étendue du territoire, les soldats des quatre corps essentiels, infanterie, charrerie, génie et infanterie de marine

servant de chiourme aux galères de combat et aux transports, étant soumis à une stricte hiérarchie de commandement. Les services, y compris celui de santé pour hommes et animaux, sont organisés sous le contrôle permanent des scribes militaires, veillant à l'acheminement des subsistances vers toutes les places armées, de même que durant les campagnes. On ignore la durée des temps de service. Mais, en revanche, les sources écrites établissent que tout soldat parvenu à l'âge de la retraite, bénéficiait d'une pension régulière jusqu'à son départ de ce monde.

Sous Ramsès II, formant sa garde personnelle, les premiers mercenaires étrangers d'origine asiatique, hittite ou méditerranéenne (Ioniens ?) font leur apparition. Si l'armement et la vêtue des troupes indigènes ou nubiennes, de même que leurs techniques de manœuvre des chars, demeurent inchangés, l'intervention au combat des Shardanes, que ce soit lors de la bataille de Qadesh ou durant les guerres libyennes de Ramsès III, modifie totalement les affrontements de fantassins. Ils inspirent la terreur avec leurs casques à boule et cornes de bœuf, leur cuirasse et leur rondache, frappant de pointe et non plus d'estoc, comme avec le cimenterre d'Asie, avec les épées longues qu'ils ont importées de leur terre natale.



Shardanes  
Abou Simbel, dessin de Rosellini

Les turbulences des tribus d'Afrique du Nord, au début de la XX<sup>e</sup> dynastie, se muèrent en tentatives brutales d'envahissement de l'Égypte. Ramsès III dut mener de rudes combats pour y mettre fin et soumettre les rebelles. Beaucoup d'entre eux choisirent de rester en Égypte en optant pour un statut de mercenaire. Paradoxe constant de l'histoire égyptienne, ces anciens prisonniers, les *Mashawash*, ayant reconstitué leurs clans guerriers dans la Vallée, devinrent les nouveaux tenants du pouvoir avec les pharaons Osorkon ou Takelot. La crise économique du Premier Millénaire, l'introduction de la monnaie, la conquête du pays par les nouveaux pharaons venus de Nubie à la XXV<sup>e</sup> dynastie ont peu à peu relégué au second plan le recrutement de

combattants égyptiens, leur substituant en grand nombre des formations militaires d'origine étrangère. L'établissement dans l'ouest du Delta des comptoirs hellènes de Saïs et Naukratis draine vers ces cités tous les aventuriers du bassin de la Méditerranée. Et ceux-ci vont donner à l'Égypte la flotte de guerre maritime dont elle était totalement dépourvue, elle qui ne connaissait jusqu'alors que ses traditionnelles flottilles fluviales.

À la fin du Septième Siècle a.C., face aux invasions venues d'Asie lancées par les Assyriens, puis les Perses, avec la XXVI<sup>e</sup> dynastie, grâce à l'or de Nubie, le pouvoir pharaonique enrôle sans cesse de nouveaux mercenaires hellènes, hoplites ou cavaliers, qui, avec les Nubiens, forment désormais le gros des armées. Tactique et organisation originelles de l'époque de Thoutmosis III ou des Ramsès n'ont plus cours et même si, jusqu'à la conquête d'Alexandre en 331 a.C., le commandement supérieur demeure égyptien, les soldats indigènes n'ont plus qu'une place secondaire d'auxiliaires, affectés surtout aux services.

Durant près de 3000 ans, les hommes de la Vallée, soit par choix personnel, soit sous la contrainte, ont contribué à l'ordre et à la sauvegarde de leur patrie. Mais il fut un temps où les combats légitimes qu'ils devaient mener pour leur survie devinrent ceux de cette démesure humaine qui pousse les souverains absolus à étendre à l'univers leur soif de conquête et de victoire. Ainsi en allait-il quand Ramsès II voulut soumettre les Hittites ... Et, à peu près à la même époque, les jeunes gens, ayant encore dans l'oreille les boniments des recruteurs sur la gloire et la fortune des pillages qui seraient leurs, percevaient un tout autre écho sorti de la bouche des conteurs qui parcouraient la Vallée, leur disant :

« Sois un scribe et non un soldat car voici le triste sort qui est sien :

*On l'emmène alors qu'il n'est qu'un enfant à peine haut comme un roseau et on l'enferme dans une baraque. Il reçoit sans cesse des coups de badine. En marche vers les gebels d'Asie, son pain et son eau sont sur son dos comme la charge d'un âne. Son cou est meurtri comme le garot d'un baudet et les vertèbres de son dos sont tordues. Il doit boire de l'eau puante et ne fait halte que pour monter la garde. Arrive la bataille et il ressemble à un oiseau sans plumes. En marche pour revenir en Égypte, il est comme un bout de bois rongé par les vers, malade d'épuisement. On le ramène alors à dos d'âne mais des brigands volent ses vêtements et son compagnon prend la fuite. ».* Papyrus Anastasi III, 5 6 sq.

# Émile Guimet et l'Égypte antique

Véronique GAY, docteur en égyptologie,  
Musée des Beaux-Arts de Lyon

Conférence du samedi 17 mars 2012  
Salle des Archives Départementales - Grenoble

Le nom d'Émile Guimet (1836-1918) est attaché aux musées Guimet qu'il a fondés à Lyon et à Paris. Cet industriel lyonnais est aussi connu comme l'un des grands collectionneurs d'art asiatique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle.

On ignore souvent que la passion de collectionneur d'Émile Guimet est née en 1865, au cours d'un voyage en Égypte. Fasciné par l'archéologie, la philosophie et l'histoire des religions orientales, le jeune industriel lyonnais commence alors une exceptionnelle collection d'antiquités égyptiennes qu'il poursuivra durant toute sa vie.

Le propos de l'exposition qui se tient au musée des Beaux-arts de Lyon, du 30 mars au 2 juillet 2012, est de présenter cet aspect méconnu de la personnalité d'Émile Guimet à travers ses voyages, ses collections et ses musées. Elle évoque aussi Émile Guimet le mécène qui finança des fouilles archéologiques, dont les plus célèbres dans la nécropole d'Antinoé, afin d'enrichir son musée.

## La famille Guimet

D'origine dauphinoise, son grand-père paternel, Jean, était ingénieur des Ponts-et-Chaussées, tout comme son père, Jean-Baptiste (1795-1871). Issu de l'École polytechnique, le père d'Émile Guimet invente en 1826 l'outremer artificiel mondialement connu sous le nom de « bleu Guimet », colorant qui remplace à moindre coût la poudre de lapis-lazuli provenant d'Afghanistan, et révolutionne ainsi l'industrie de la teinture (azurage du linge et du papier). Il achète en 1831 une ancienne demeure bourgeoise, la *Maison rouge*, à Fleurieu-sur-Saône, dans la banlieue lyonnaise, et l'essor rapide de son entreprise l'incite à ériger les premiers bâtiments industriels en 1848, à côté de la propriété. Cette invention qui le rend célèbre et immensément riche lui vaut quantité de prix, et, en 1855, il est fait officier de la Légion d'honneur. L'usine cesse définitivement toute activité le 30 avril 1967.

La mère d'Émile Guimet, Rosalie Bidault (1798-1876), est issue d'une famille de peintres originaire de Carpentras. Elle a été l'élève de Girodet et c'est probablement elle qui donne à son fils le goût de l'art. Vivant à quelques centaines de mètres du palais Saint-Pierre (aujourd'hui le musée des Beaux-Arts de Lyon), elle a dû l'emmener régulièrement visiter le musée, d'autant que des tableaux de son grand père y étaient alors exposés.

On sait peu de choses de la formation d'Émile Guimet, il semble qu'il ait reçu son éducation dans le milieu familial, éducation qui lui donna, avec l'habitude du travail, une grande culture tant dans le domaine des sciences que dans celui des arts, et en particulier la musique.

Convaincu de la valeur formatrice de la musique pour les classes laborieuses, il encourage la création d'orphéons, de chorales, de sociétés musicales et de festivals, ainsi que de fanfares. Il assure d'ailleurs lui-même la direction de celle des ouvriers de l'usine de Fleurieu-sur-Saône. Il compose des chansons à boire, des chansons d'amour sur des paroles de lui-même, de Molière, de Victor Hugo et d'Alfred de Musset, et, de 1889 à 1893, un opéra en cinq actes intitulé *Tai Tsoung*, d'après une chinoiserie écrite par Ernest d'Hervilly, qu'il fait jouer à Marseille en 1894.

En 1860, Émile Guimet prend les rênes de l'entreprise familiale et succède à son père à la présidence de la société jusqu'à sa mort, en 1918. Se préoccupant de l'amélioration du sort de ses ouvriers, il crée, chose novatrice pour l'époque, des fonds pour financer les accidents du travail et les retraites ouvrières, un asile au nom de sa première épouse, Lucie Sanlaville, des associations de secours mutuels, des écoles et ouvre des cours supplémentaires. Il devient secrétaire, puis vice-président de la Société d'Instruction primaire du Rhône et administrateur de l'École de la Martinière à Lyon. Il est aussi directeur d'une autre usine à Dole (dans le Jura) et assure la présidence, en 1887, de la Compagnie des produits chimiques d'Alais et de la Camargue (devenue en 1950 le groupe Péchiney), qu'il constitue en société anonyme en 1895. Il est également l'administrateur et le

président de la Compagnie de Navigation Mixte fondée à Lyon en 1850. Homme aux multiples facettes, il se décrivait ainsi :

« Fils d'industriel, chef d'usine moi-même, j'avais passé ma vie en contact avec les ouvriers ; je m'étais constamment occupé de leur donner la santé de l'esprit et le bien-être du corps. Je fondais des écoles, des cours, des sociétés musicales, des associations de secours mutuels, et je constatais que les créateurs de systèmes philosophiques, les fondateurs de religions avaient eu les mêmes pensées : que Lao-tseu, Confucius,... Moïse, Platon, Jésus, Mahomet avaient, chacun à son époque, proposé des solutions sociales ».

Émile Guimet, *Le jubilé du musée Guimet, Vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. 1879-1904*, Paris, 1904, p. III.



Émile Guimet  
Épreuve photographique  
Collection particulière

Tout comme son père, ses différentes actions lui valent de nombreuses récompenses. Décoré de divers ordres étrangers, il est membre correspondant de nombreuses sociétés savantes et académies en France et en Europe. En 1877, il est fait Chevalier de la Légion d'honneur et le 20 juillet 1895, il est promu au grade d'Officier dans l'ordre national de la Légion d'honneur. Et c'est durant son second séjour en Égypte en 1895 qu'il apprend sa nomination par une lettre de Xavier Charmes (chef du bureau du secrétariat et de la comptabilité au ministère de l'Instruction publique) :

« J'avoue qu'au milieu de mes recherches archéologiques je pensais à bien autre chose qu'à la récompense dont vous voulez bien m'entretenir, ça a été comme un réveil et je vous suis reconnaissant des démarches que vous avez faites »<sup>1</sup>.

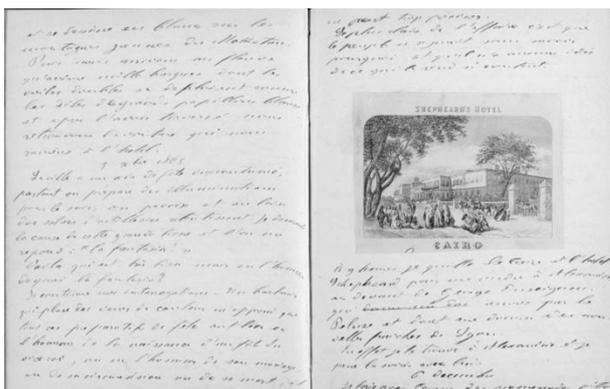
<sup>1</sup> - Lettre de Guimet à Charmes, datée du 20 janvier 1895 (Archives nationales, F<sup>17</sup> 17293).

## Le voyage en Égypte

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'Égypte est parmi les premiers pays d'Orient à s'ouvrir au progrès moderne et au tourisme. L'ouverture du canal de Suez favorise l'essor du trafic des passagers et le chemin de fer, qui réduit les déplacements, contribue ainsi fortement au développement du tourisme. Le 9 novembre 1865, Émile Guimet s'embarque à Marseille à bord du paquebot *Mœris* de la Compagnie des Messageries impériales à destination de l'Égypte. Le journal de voyage qu'il rédige quotidiennement et publie avec quelques modifications à son retour en 1867 sous le titre *Croquis égyptiens, journal d'un touriste* est une source essentielle pour la connaissance de son périple et de ses impressions de voyage. Il semble qu'Émile Guimet ait noté ses impressions chaque jour et retranscrit à son retour ce journal de voyage dans deux carnets in-8°, encore en possession de la famille Guimet aujourd'hui.

Les touristes se rendent en général d'Alexandrie au Caire, visitent les grandes villes du delta, puis remontent le Nil jusqu'à la seconde cataracte en Nubie. Parfois des excursions sont organisées dans le désert et, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'est du delta pour découvrir le canal de Suez. Les circuits touristiques organisés depuis l'Europe par l'agence Thomas Cook ne se développent qu'à partir des années 1870, après l'ouverture du canal de Suez. Le périple d'Émile Guimet s'inscrit dans la tradition des circuits de l'époque. Durant sept semaines, il visite Alexandrie et le chantier de l'isthme reliant bientôt la Méditerranée à la mer Rouge, il séjourne au Caire et découvre la Haute-Égypte et ses vestiges pharaoniques. Il quitte Alexandrie à bord du *Péluse* de la même compagnie maritime, le 9 janvier 1866, et accoste à Marseille après huit jours de traversée.

La publication d'Émile Guimet s'inscrit dans une pratique courante de l'époque. Toute une littérature du voyage se développe, notamment en France, avec un essor considérable à partir des années 1870. Ainsi, dans la seconde moitié du siècle, près de deux cents récits de voyage sont publiés par des Français.



Journal de voyage d'Émile Guimet  
Collection particulière

## Les visites du canal de Suez

Émile Guimet prend le train depuis Alexandrie pour Port Saïd et ensuite depuis le Caire pour Suez. Les voyageurs et les photographes européens viennent admirer ce projet phare de l'industrie et Guimet ne déroge pas à la règle. Il est très intéressé par les travaux réalisés à Port Saïd, il admire les ouvriers qui creusent le canal à l'explosif et les machines qui doivent servir à l'entretien et à l'exploitation du canal. Néanmoins, dans le *manuscrit autographe*, ses positions sur la question sont plus tranchées et argumentées : l'argent risque fort de manquer et les délais ne seront probablement pas tenus. Il est très critique sur le système organisationnel qu'il trouve trop hiérarchisé, et pense qu'il y a trop de petites compagnies et d'entrepreneurs qui fonctionnent en parallèle, la Cie de l'Isthme aurait dû garder le monopole total sur cette réalisation.

Malgré ce regard tourné vers la modernité, lors de sa croisière sur le Nil, il ne peut s'empêcher de regretter les locomotives et les filatures de coton qui bordent le Nil de leurs grandes cheminées :

*« Pour nous qui sommes à l'affût des monuments antiques, cela gêne un peu l'illusion archéologique ; on a beau chercher à se persuader que l'on voit des machines à vapeur au temps de Sésostrius ou des usines bâties par Ramsès III, le charme est détruit et si les palmiers ne venaient au secours du voyageur, il se croirait à Manchester »<sup>2</sup>.*

## Le musée de Boulaq

Durant son séjour au Caire, il visite trois fois le musée de Boulaq créé par Auguste Mariette. Il décrit longuement ses visites, le plaisir qu'il eut à lire le catalogue et qui développe les conceptions religieuses des anciens Égyptiens auxquelles il accorde grand intérêt. Il s'attache aux choix muséographiques faits par le conservateur pour permettre au visiteur une meilleure approche des objets présentés et développe certains aspects des fondements de la religion égyptienne, et il loue la *prudence exemplaire* dont fait preuve Mariette dans les nombreuses réserves qu'il émet. Il est à noter que certaines des vitrines qu'il a fait réaliser pour son musée reprennent la forme des vitrines du musée de Boulaq.

À la lecture des lignes écrites par Guimet, nous percevons déjà les prémices de ce que seront ses grands projets, que sa passion de collectionneur ne soit pas réservée à sa jouissance personnelle, mais que les œuvres

soient exposées dans un musée, et un musée entièrement consacré à l'histoire des religions orientales :

*« En 1865 j'entreprenais, comme tout le monde, un voyage de touriste en Égypte. La vue des monuments, les visites au Musée de Boulaq, la lecture du merveilleux catalogue rédigé par Mariette, attrayant même pour les profanes, attachant comme un roman, les petits objets antiques qu'on se croit obligé de rapporter, tout cela avait ouvert mon esprit aux choses des temps passés et particulièrement aux croyances encombrantes dont les symboles se déroulent en Égypte sur des kilomètres de murailles »<sup>3</sup>.*

## La croisière sur le Nil

La croisière qu'il fait sur le Nil suit les parcours traditionnels des voyageurs de l'époque. Il visite certains sites archéologiques comme les tombes rupestres de Béni Hassan qu'il décrit avec intérêt, le temple de Dendérah qu'il trouve *l'un des plus beaux qui existe en Égypte*. Par contre, il ne visite pas les ruines d'Abydos qu'on lui a dit être sans importance. Les premières fouilles du site d'Abydos entreprises par Auguste Mariette dès 1859, et qui ont duré 18 ans, ne commencent à être publiées qu'en 1869. Quand Guimet visite l'Égypte, le temple était déjà bien dégagé mais les travaux pas vraiment connus ce qui peut expliquer qu'on lui ait dit qu'il n'y avait rien à voir. Il relate avec de nombreux détails sa visite des tombeaux thébains et des temples de la rive ouest du Nil, et décrit toutes ses émotions devant les peintures funéraires de ces lieux, *les ruines grandioses* du Ramesseum le font *frissonner*, tout comme celles du temple de Médinet Habou. Sa déception dans les temples de Louqsor et Karnak face à tant de ruines est grande et pourtant *la splendeur de ce lieu formait un ensemble que je n'oublierai jamais*. Il ne consacre que quelques lignes au temple d'Esna dont *le style des bas-reliefs est lourd et sent un peu la décadence*. Son voyage en Haute-Égypte s'achève le 24 décembre par la visite de l'île de Philae :

*« L'île sans pareille, la belle Philae, la favorite des Ptolémées ! Nous l'avons vu et son souvenir nous charme encore !... La visite à l'île de Philae est un véritable pèlerinage artistique et archéologique. C'est pour ainsi dire le but de notre voyage. Elle le termine d'une manière*

<sup>2</sup>- Émile Guimet, *Croquis égyptiens, journal d'un touriste*, 1867, p. 139.

<sup>3</sup>- Émile Guimet, *Le jubilé du musée Guimet, Vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. 1879-1904*, Paris, 1904, p. 10.

*parfaite et en fait le couronnement suprême* »<sup>4</sup>.

### **Le premier musée de Fleurieu**

C'est à son retour d'Égypte qu'Émile Guimet commence sa collection. Vingt-cinq ans après, il raconte avec humour la frénésie d'acquisition qui l'avait saisi :

*« Je me mis à bibeloter chez les marchands, à rechercher les amulettes. Les divinités trouvées dans les tombes égyptiennes [...] Peu à peu les figurines en terre émaillée, les dieux de bronze, les canopes d'albâtre, les stèles en calcaire, les statuettes de granit envahirent ma chambre à coucher où j'avais réuni mes souvenirs de voyage. Quelques papyrus sous verre et des copies à l'aquarelle de peintures tombales ornaient les murs. [...] Un jour j'achetai une momie : quelle joie ! Puis une autre. Pour gagner mon lit j'étais obligé d'enjamber les cadavres. Je changeai de chambre »*<sup>5</sup>.

Au début de l'année 1874, le « musée de Fleurieu » comme le nommait Émile Guimet, c'est-à-dire la maison familiale, compte déjà plus de 450 antiquités égyptiennes d'après la liste *très incomplète et faite à la hâte*, qu'il envoie à l'égyptologue François Chabas<sup>6</sup>. À l'attention du savant chalonais, le jeune collectionneur fait réaliser un album photographique d'une quarantaine de ses stèles et sculptures qui permet aujourd'hui de reconnaître la plupart des monuments reproduits.

### **Les musées Guimet : l'histoire des religions orientales**

Son attrait pour les musées amène Émile Guimet à en créer un dans sa ville natale. Le musée Guimet de Lyon est inauguré en présence de Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique, le 30 septembre 1879. Dans le bâtiment du boulevard du Nord, deux salles du deuxième étage sont consacrées à l'Égypte antique.

Dès 1882, il songe à émigrer à Paris, là où se trouve le milieu scientifique et culturel à la hauteur de ses ambitions. Après de longs pourparlers et au terme d'une convention, il offre ses collections à l'État en 1885, les déménage en février 1888 et le nouveau musée qu'il a fait construire à l'identique du musée de Lyon, place d'Iéna, dans le quartier du Trocadéro, ouvre ses

portes le 20 novembre 1889. Les quatre salles de la galerie Boissière au second étage sont consacrées à l'Égypte antique.

### **Un second voyage en Égypte**

En 1895, Émile Guimet se rend pour la seconde et dernière fois en Égypte. Contrairement à son premier séjour, celui-ci est très peu documenté. Il ne part pas cette fois-ci en touriste mais à la recherche de documents relatifs à l'expansion du culte d'Isis en Italie et en France, et aussi probablement pour visiter le site d'Antinoé dont on lui propose la concession des fouilles archéologiques au nom du musée. Émile Guimet quitte définitivement l'Égypte le 10 février 1895.

### **Le site d'Antinoé**

Au lendemain de sa visite sur le site d'Antinoé, et en dépit de la dévastation de ses édifices accélérée dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, il fait une demande de concession de fouille. Malgré une concurrence très sérieuse, il obtient finalement la préférence. L'autorisation concerne « l'époque gréco-égyptienne » avec un engagement pour une année renouvelable. Jacques De Morgan, directeur du Service des Antiquités de l'Égypte, désigne Albert Gayet (1856-1916) pour assurer la direction des travaux. Cet élève de Maspero s'est fait une spécialité de l'archéologie de l'Égypte de l'Antiquité tardive, encore très mal connue à l'époque. Il se met d'abord en demeure de répondre à la « quête isiaque » de son mécène et de rechercher des vestiges de la ville pharaonique qui a précédé la fondation impériale romaine. Mais il ne se limite pas à la zone *intra muros*, et s'éloigne bientôt à l'est de la ville pour partir à la découverte de plusieurs quartiers de nécropoles d'époques différentes, ouvrant ainsi la voie à ses futures explorations, très fructueuses. À l'issue de chaque campagne et après le partage avec le Service des Antiquités, le musée Guimet parisien expose le plus souvent le produit des fouilles d'Antinoé. Puis Émile Guimet préside à la répartition des pièces, en préparant les lots destinés à tel ou tel musée, sur sollicitation ou de son propre chef. Naturellement, il conserve un large choix de pièces pour les collections du musée Guimet en exerçant une sorte de droit de préemption, mais il en acquiert aussi quelques-unes à titre personnel. Enfin, Émile Guimet fait lui-même de la vulgarisation autour des fouilles d'Antinoé, par des conférences et des publications.

<sup>4</sup> - Émile Guimet, *Croquis égyptiens, journal d'un touriste*, 1867, p. 214.

<sup>5</sup> - Émile Guimet, *Le jubilé du musée Guimet, Vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. 1879-1904*, Paris, 1904, p. 6.

<sup>6</sup> - Lettre d'É. Guimet à F. Chabas, 26 février 1874 (Institut, Ms 2585, f<sup>o</sup> 111-116).

Toute sa vie, l'intention d'Émile Guimet a été de constituer une collection documentaire. La valeur esthétique de l'objet passait souvent en second, non qu'il se désintéressât de la beauté des œuvres mais, pour lui, la valeur première de l'objet religieux résidait dans son utilisation, sa fonction, son origine, sa place dans un ensemble. Ses acquisitions n'étaient nullement le simple fruit du hasard mais correspondaient à une démarche cohérente et constante que sa vigoureuse politique de publication renforçait.

*« Le fondateur du Musée d'histoire des religions s'était proposé de créer un Musée d'idées et d'enseignement. Réunir et classer images divines et objets du culte de l'Orient ancien et moderne en vitrines bien closes, étiqueter dogmes et rituels sur les rayons d'une bibliothèque, ne lui suffisait point : son ambition était d'initier le grand public aux origines des problèmes philosophiques et religieux, d'agir sur lui par la conférence et le livre, de solliciter les recherches des savants et de les rendre accessibles à tous ceux qui sont épris d'art et de pensée religieuse »<sup>7</sup>.*



Émile Guimet  
Collection particulière

---

<sup>7</sup>- Alexandre Moret, introduction au *Bulletin archéologique du musée Guimet*, fasc. 1, 1921.

## ***Être un enfant en Égypte ancienne***

**Amandine MARSHALL, doctorante en égyptologie à l'EHESS de Toulouse,  
membre associé au CNRS de Lille III et membre de la MAFTO (Mission  
Archéologique des Fouilles de Thèbes Ouest)**

Conférence du samedi 21 avril 2012  
Salle Wesford - Grenoble

L'univers des enfants en Égypte ancienne est un domaine assez peu exploité en égyptologie. Cette conférence sera l'occasion de faire le point sur bon nombre d'idées reçues et d'aborder des thématiques particulières : que mangeaient les nourrissons et les enfants plus âgés ? Étaient-ils toujours dévêtus ? Portaient-ils des sandales ? Étaient-ils toujours coiffés de la fameuse « mèche de l'enfance » ? Quel était leur emploi du temps quotidien ? À quels jeux et jouets s'amusaient-ils ? De quelles maladies souffraient-ils et quels remèdes les papyri médicaux proposaient-ils ?

Cette conférence, sujet d'une thèse non encore soutenue, fera l'objet d'un résumé ultérieurement.



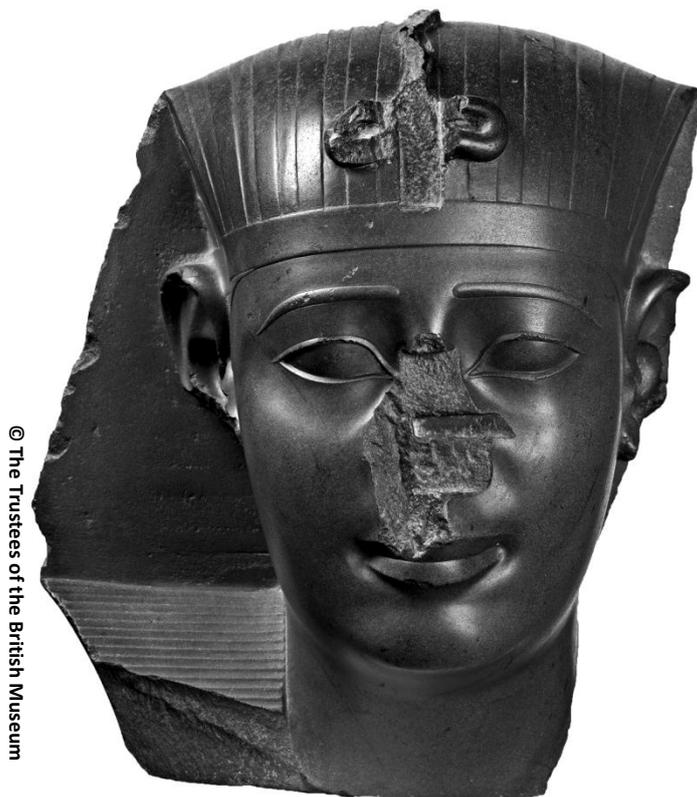
# ***En marge d'une exposition au musée Jacquemart-André : Dix siècles d'évolution stylistique après la chute des Ramsès***

**Olivier PERDU, docteur en égyptologie,  
chercheur associé au Collège de France à Paris**

Conférence du samedi 26 mai 2012  
Salle Wesford - Grenoble

La production artistique de l'Égypte tardive, depuis la chute des Ramsès jusqu'aux derniers Ptolémées, est d'autant plus dépréciée qu'elle est mal connue. Pourtant ses réalisations se distinguent autant par leur qualité que par leur diversité. Elles témoignent notamment d'une évolution qui peut être mise en regard avec celle de la situation politique si nous voulons mieux comprendre le dernier millénaire de l'histoire pharaonique. C'est aussi l'occasion de réhabiliter cette période en constatant qu'il serait injuste de la résumer à un long et inexorable déclin.

Cette conférence fera l'objet d'un résumé ultérieurement.



© The Trustees of the British Museum

## Programme des conférences 2012 – 2013

FÊTE DE L'ÉGYPTOLOGIE 6-7 OCTOBRE 2012  
LYCÉE CHAMPOLLION – 1, cours Lafontaine – GRENOBLE

### SAMEDI 6 OCTOBRE 2012

- 14h00 : **La décadence ramesside : de Ramsès IV à Ramsès XI et l'avènement des prêtres rois**, François TONIC, historien, rédacteur en chef de Pharaon Magazine
- 16h00 : **Guerre et paix : Ramsès II, défenseur de l'Empire égyptien**, Florence MARUEJOL, docteur en égyptologie, chargée de cours à l'Institut Khéops

### DIMANCHE 7 OCTOBRE 2012

- 14h00 : **L'Empire d'Égypte de Séthi I<sup>er</sup> à Ramsès IV. L'apogée d'une ère de bâtisseurs et d'artistes**  
Jean-Claude GOYON, professeur émérite d'égyptologie (Lyon II), président de notre Association
- 16h00 : **La tombe de la Grande Épouse Royale Nefertari**  
Christine CARDIN, égyptologue, formatrice des cours d'égyptologie à l'UIAD, conseillère scientifique de l'ADEC

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES – 2, rue Auguste-Prudhomme – GRENOBLE

### SAMEDI 10 NOVEMBRE 2012 A 15H00

**La genèse de Karnak et les origines d'Amon**,  
Luc GABOLDE, docteur en égyptologie, Université Louis Lumière Lyon II

### SAMEDI 1<sup>er</sup> DÉCEMBRE 2012 A 15H00

**Le domaine de la déesse Mout à Tanis. Résultats récents. 2009-2012**  
Philippe BRISSAUD, docteur en égyptologie, directeur de La Mission Française des Fouilles de Tanis

### SAMEDI 12 JANVIER 2013 A 16H00

**Du Libérateur vénéré au dominant dupé : l'Égypte et ses prêtres au temps des Ptolémées et des Romains**,  
Jean-Claude GOYON, professeur émérite d'égyptologie (Lyon II), président de l'Association, conférence précédée par l'Assemblée générale de l'Association à 14h00

### SAMEDI 16 MARS 2013 A 15H00

**Les serpents dans l'Égypte pharaonique**,  
Magali MASSIERA, doctorante en égyptologie, Université Paul-Valéry, Montpellier III

### SAMEDI 13 AVRIL 2013 A 15H00

**Les Cléopâtre, femmes de pouvoir**,  
Virginie JOLITON, doctorante en égyptologie, Université Paul-Valéry, Montpellier III

### SAMEDI 1<sup>er</sup> JUIN 2012 A 15H00

**Mouweis, une ville de l'empire de Méroé – six saisons de fouilles du musée du Louvre au Soudan**,  
Michel BAUD, docteur en égyptologie, Musée du Louvre (Paris)

## **Programme des séminaires d'égyptologie 2012-2013**

(minimum : 15 personnes – maximum : 25 personnes)

**Évelyne FAIVRE-MARTIN :**

***L'art égyptien : évolution et principaux critères permettant la datation***

Le samedi 17 novembre 2012

**Hanane GABER :**

***Abydos : le temple de Séthi I et les chapelles de Sokar et Nefertoum***

Le samedi 8 décembre 2012

(Ce séminaire, prévu en décembre 2011, avait dû être remplacé par celui de Philippe Collombert)

**Frédéric ROUFFET :**

***Initiation à l'écriture hiéroglyphique***

Le week-end des 9-10 février 2013

**Christian DUPUY :**

***Savoir-faire artisanaux de l'Égypte pharaonique : tailleurs de pierre, céramistes, verriers, métallurgistes, charrons***

Le samedi 23 mars 2013

**Laure BAZIN :**

***Naître dans l'Égypte ancienne***

Le samedi 20 avril 2013

**Philippe COLLOMBERT :**

***Khâemouaset, le prince archéologue***

Le samedi 25 mai 2013 (séminaire offert aux personnes ayant suivi celui de décembre 2012)

### **Tarifs :**

- Evelyne FAIVRE-MARTIN 45 €
- Hanane GABER 75 €
- Frédéric ROUFFET 60 € le week-end
- Christian DUPUY 30 €
- Laure BAZIN 42 €
- Philippe COLLOMBERT 35 € (gratuit pour les participants de décembre 2012)
  
- Forfait 6 séminaires (7 journées) : 273 € (au lieu de 287 €) ou 3 versements de 91 €
- Forfait 5 séminaires + 1 gratuit : 237 € (au lieu de 252 €) ou 3 versements de 79 €

Possibilité de s'inscrire à un ou plusieurs modules.

+ **Adhésion UIAD : 63 €** (62 € + 1 € pour le Centre de documentation).

**Horaires** : De 9h30 à 12h30 et de 14h30 à 17h30 avec pause déjeuner de 12h30 à 14h30.

**Lieu** : UIAD – 6bis Bd Gambetta – Grenoble

### **Inscriptions :**

Avant fin octobre (au moins pour la première session) :

Auprès de Dominique Terrier - 28 rue Georges Maeder – 38170 Seyssinet-Pariset,

Avec le coupon-réponse et un/les chèque(s) à l'ordre de l'ADEC correspondant au montant de votre inscription et la photocopie de votre carte d'adhérent de l'UIAD pour l'année 2012-2013.

# **L'égyptologie à l'Université Inter-Âges du Dauphiné**

## **Programme des cours 2012-2013**

(Une assiduité aux cours est demandée)

### **Épigraphie**

**Professeur : Gilles DELPECH**

**1<sup>ère</sup> année : L'histoire des hiéroglyphes, l'écriture et les premières phrases égyptiennes avec exercices**

(réf. H031) – le mercredi tous les 15 jours de 17h30 à 19h00 – 1<sup>er</sup> cours le mercredi 10 octobre

**127 € par an**

**2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> années : Grammaire : étude des formes verbales simples, des phrases existentielles, de la possession, du prédicat, ... et exercices**

(réf. H033) – le lundi tous les 15 jours de 17h30 à 19h00 – 1<sup>er</sup> cours le lundi 15 octobre

**127 € par an**

**4<sup>ème</sup> année : Grammaire : étude du pseudo-participe, des formes pseudo-verbales et exercices**

(réf. H034) - le lundi tous les 15 jours de 17h00 à 18h30 – 1<sup>er</sup> cours le lundi 8 octobre

**127 € par an**

**5<sup>ème</sup> année : Grammaire : approche simplifiée de la conjugaison suffixale, exercices et cas pratique (étude d'un texte)**

Groupe dédoublé en 5A et 5B (réf. H035A et H035B) – le lundi en alternance tous les 15 jours de 14h30 à 16h00

1<sup>er</sup> cours le lundi 15 octobre pour le groupe A et le lundi 8 octobre pour le groupe B

**127 € par an**

### **Civilisation**

**Professeur : Karine MADRIGAL**

**Civilisation I – Débutants : Découverte de l'Égypte Antique avec sa mythologie, sa vie quotidienne, ses habitants**

(réf H041) - le lundi tous les 15 jours de 9h00 à 10h30 – 1<sup>er</sup> cours le lundi 1<sup>er</sup> octobre

**104 € par an**

**Civilisation II : Étude de l'Égypte antique en partant de la période du Moyen Empire**

(réf H042) - le lundi tous les 15 jours de 11h00 à 12h30 – 1<sup>er</sup> cours le lundi 1<sup>er</sup> octobre

**104€ par an**

**Civilisation III : Architecture funéraire égyptienne**

Étude de l'évolution de la tombe durant l'histoire égyptienne. Étude architecturale, mais aussi des décors, des textes et du mobilier accompagnant le défunt

(réf. H.043) – le mardi tous les 15 jours de 17h30 à 19h00 - 1<sup>er</sup> cours le mardi 2 octobre

**104 € par an**

**NB : aux tarifs de cours mentionnés ci-dessus, il convient d'ajouter 62€ d'adhésion à l'UIAD + 1€ pour le Centre de documentation et le Point presse**

**INSCRIPTIONS POUR L'ENSEMBLE DES COURS**

**Le mercredi 26 septembre 2012 de 9h00 à 11h30**

UIAD – 2, square de Belmont – GRENOBLE

Tel. 04.76.42.44.63 - Fax 04.76.03.22.50

Email : uiad.dauphine@wanadoo.fr

Site Internet : www.uiad.fr

Il sera encore possible de prendre les dernières inscriptions lors de la Fête de l'Égyptologie, pendant laquelle les 2 professeurs seront présents, les 6 et 7 octobre 2012 au lycée Champollion à Grenoble.



[www.champollion-adec.net](http://www.champollion-adec.net)

Avec l'aimable soutien de :



Bulletin distribué gratuitement aux adhérents de l'Association Daupinoise d'Égyptologie Champollion

Code ISSN 1961-3040